

Guérilla à Tumbaga

Vernes, Henri

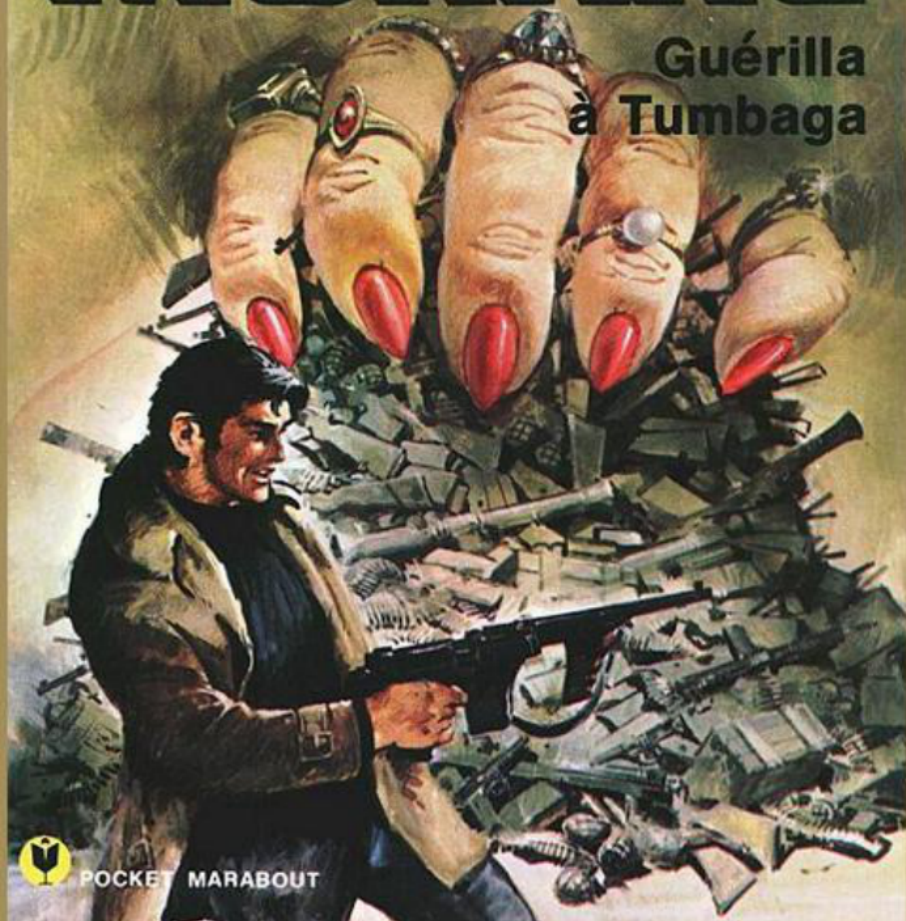
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HENRI VERNES

BOB MORANE

Guérilla
à Tumbaga



POCKET MARABOUT

HENRI VERNES

**GUÉRILLA
À
TUMBAGA**

BOB MORANE

CETTE ÉDITION ORIGINALE
constitue le cent trente-sixième volume
de la collection **Pocket Marabout**
dirigée par Jean-Baptiste Baronian

Couverture de Henri Lievens

© **marabout** s.a., Verviers, 1975.

Le présent récit étant une œuvre de pure fiction, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées serait due au seul hasard. • Les collections marabout sont éditées et imprimées par **marabout** s.a., 65, rue de Limbourg, B-4800 Verviers (Belgique). • Le label marabout, les titres des collections et la présentation des volumes sont déposés conformément à la loi. • Correspondant général à **Paris** : INTER-FORUM, 13, rue de la Glacière, 75 – 624 – Paris Cedex 13. • Distributeur exclusif pour le **Canada** et les **États-Unis** : A.D.P. inc., 955 rue Amherst, Montréal 132, P.Q. Canada. • Distributeur en **Suisse** : Diffusion SPES, 39, rue d'Oron. 1000 Lausanne 21.

« Quand le temps est à la tempête, sur la mer des Caraïbes, savez-vous où se trouvent le plus habile des marins et son bateau ? Au port, monsieur ! Au port, tout simplement !... Faut être un amateur illuminé ou inconscient, un imbécile ou un fou, ou le tout ensemble, pour s'aventurer sur la mer des Antilles par gros temps, mais certainement pas un marin. Et, quand le gros temps se transforme en coup de tabac, ce que même un mousse eût été capable de prévoir, en cette saison, il ne vous reste plus qu'à... »

Engloutissant le petit yacht sous des tonnes d'eau, une formidable lame interrompit brutalement les réflexions quelque peu amères de Bill Ballantine.

La tête rentrée dans les épaules, tassé sur lui-même, le colosse cessa instantanément de ruminer ses sombres pensées pour concentrer toute son attention, et toute son énergie, sur le taquet métallique vissé dans le plat-bord, taquet auquel il se retenait d'une main afin de ne pas être renversé par l'irrésistible poussée du mur liquide s'abattant sur lui.

L'épais cordage, qui faisait trois fois le tour de sa poitrine, épaisse comme une barrique, et dont l'autre extrémité avait été enroulée à la base du mât, se tendit à se rompre, mais Bill ne s'en rendit même pas compte. Des milliers de litres d'eau déferlaient sur lui dans un fracas de fin du monde, pénétrant à l'intérieur de son ciré, pourtant garanti étanche. Une eau froide et humide, tellement humide, si désagréablement humide...

Lui qui avait toujours eu horreur de l'eau autrement que dans son whisky, et seulement sous forme de glaçons qui n'avaient jamais le temps de fondre !

Émergeant de la cataracte qui venait de lui tomber dessus, le bateau se redressa. C'était un *fifty-fifty*. Un de ces petits yachts ne marchant à la voile que par vent assez portant et frais, au moteur le reste du temps, et qui avait été baptisé du doux nom de *Carolina*. Il se cabra donc, presque à la verticale, et fila à l'assaut d'une crête, à la vitesse d'un train express, poussé par la force titanesque des éléments déchaînés. Franchissant comme une flèche le sommet de la montagne mouvante qu'il venait de gravir, il dégringola l'autre versant, lisse et raide, en tournoyant comme une toupie, pauvre et dérisoire petite chose fragile perdue dans un univers en folie.

La traction du cordage reliant Bill au mât se relâcha, tandis que le bateau retrouvait plus ou moins son assiette au creux de la lame.

Ballantine cracha avec dégoût l'eau salée qu'il n'avait pu s'empêcher d'avalier, puis il reprit le cours de son monologue

silencieux.

« ... et, quand le gros temps se transforme en coup de tabac, il ne vous reste plus qu'à recommander votre âme au Seigneur, ou à Neptune – dans ces cas-là, on se demande toujours un peu à qui il vaut mieux s'adresser –, à faire vos prières, si vous en connaissez et si vous avez encore suffisamment de présence d'esprit pour les débiter, et à vous demander pourquoi – bon sang de bonsoir ! – vous avez accepté de suivre sur cette coquille de noix le demi-dingue qui vous avait parlé d'une simple petite balade peinarde de cinq cents milles entre la Jamaïque et Tumbaga... »

Machinalement, Bill tourna la tête pour tenter d'apercevoir, à travers les embruns, le « demi-dingue » auquel allaient ses pensées. La tache jaune du ciré de Morane était toujours là, en face de lui. En dépit de son humeur noire, le colosse se sentit rassuré. Au moins, le commandant et lui avaient des chances de mourir ensemble.

La *Carolina* fit un tour complet sur elle-même avant de glisser de plus en plus rapidement entre deux gigantesques murailles d'eau. Et, brusquement, comme halé par un câble invisible, le bateau fut soulevé. Le nez enfoncé dans le mur liquide contre lequel il était venu buter, il parut bondir par-dessus le cul-de-sac formé par deux immenses pans d'eau qui se rejoignaient.

Jaillissant du gouffre, le *fifty-fifty* se métamorphosa un instant en un impossible bateau volant puis il retomba brusquement sur le flanc, pour être emporté à toute vitesse.

Une épaule calée sous le pontage du plat-bord afin de ne pas être éjecté, Ballantine plongea vers le fond du bateau. Il battit l'air d'une main, sans se rendre compte que ses doigts demeuraient inutilement crispés sur le taquet métallique qu'il venait d'arracher du plat-bord.

Une lame bouscula le yacht et le remit d'aplomb. Dans les hurlements de la tempête, l'Écossais eut l'impression d'entendre un énorme craquement et il fut tout surpris, quelques secondes plus tard, de s'apercevoir qu'il avait toujours un bateau sous les pieds.

Le géant roux, à la limite de l'asphyxie, put enfin respirer. Il ouvrit ensuite les paupières sur ses yeux brûlés par le sel. Autour de lui, la visibilité était pratiquement nulle. Ou, plutôt, tout paraissait blanc, d'un blanc irréel et douteux de neige sale vu à travers un voile d'eau pulvérisée.

Pourtant, juste à l'instant où un paquet d'embruns le frappait en pleine face, Bill découvrit l'absence du mât.

Il ouvrit tout grand la bouche pour lancer un juron aussitôt étouffé par le vacarme du vent et de la mer, et il ne réussit qu'à avaler quelques litres d'eau salée qui le firent tousser à s'étrangler.

À la seconde suivante, le géant oublia le mât, pour ne plus se préoccuper que du plat-bord auquel il s'agrippa de toutes ses forces :

le petit bâtiment démâté roulait de nouveau, agité comme un bouchon sur les flots en furie.

Deux lames le prirent en ciseaux, et il se trouva coincé entre les dents d'une monstrueuse pince dont la pression fit gémir sa coque. La plainte du yacht torturé passa inaperçue dans les clameurs assourdissantes de la tempête.

Pendant quelques instants, le bateau fut emporté à un train d'enfer par le rouleau d'une des lames. Puis, comme tombant du ciel, une trombe d'eau s'écrasa sur lui, mettant provisoirement fin à sa course folle.

Aplati comme une crêpe au fond du petit yacht, Ballantine se dit que celui-ci n'allait sans doute pas tarder à passer de la fonction de bateau de surface à celle de sous-marin. S'efforçant à un certain détachement, il tenta d'orienter ses idées sur une pensée, sublime de préférence, qui serait sans doute la dernière...

Mais la *Carolina* refusa courageusement de se laisser submerger par la trombe qui venait de l'engloutir. Elle remonta à la surface, bondissant hors de l'eau avec la vivacité d'un dauphin.

Écœuré, le cœur au bord des lèvres, physiquement épuisé, Bill se redressa à l'instant où le poids de la vague abandonnait ses épaules.

Est-ce qu'il rêvait ? Devant ses yeux ouverts et douloureux, très haut au-dessus de lui, dans une direction qui devait être celle du ciel – mais où pouvait bien être le ciel dans cet enfer liquide qu'agitaient férocelement des millions de démons, si, bien sûr, il y avait encore un ciel ? –, Bill venait de découvrir un éblouissant faisceau de lumière dorée.

L'entrée du paradis ?

Un simple rayon de soleil plutôt...

Durant plusieurs minutes, le colosse demeura affalé sur les genoux au fond du petit yacht. Les paupières écarquillées, la lèvre pendante, la bouche grande ouverte, un taquet métallique à la main.

Anéanti.

Enfin, il chercha Morane des yeux et le trouva derrière lui, écroulé lui aussi, le dos appuyé à ce qui restait du mât qui avait été brisé juste au-dessous du gui. Quelque chose comme un sourire passa sur les lèvres de Bob, et il leva le pouce, poing fermé, tandis que son regard croisait celui de Bill.

Le bateau tanguait doucement, maintenant.

Doucement...

L'ouragan était en train de se détourner de la *Carolina*.

II

Morane pivota lentement sur lui-même, inspectant des yeux le chaos de la cabine.

— Qu'est-ce que ça donne ? fit la voix de Ballantine, qui venait du pont.

— Devine ! lança Bob.

Il avait de l'eau jusqu'aux genoux.

— Mince ! s'exclama Bill.

Se penchant, le colosse venait de passer la tête par l'écouille, dont la tempête avait emporté l'un des battants.

— Mince ! répéta-t-il avec conviction. Heureusement qu'on a la pompe...

— Ouais..., fit Morane en se passant machinalement une main dans les cheveux.

Il se baissa ensuite et saisit une des mille choses, avec ou sans nom, flottant à la surface de l'eau sale. Se redressant, il tendit cette chose au géant roux, en murmurant :

— Ça te fera sûrement plaisir ?

— Mille sabords ! jeta l'Écossais que la mer devait sans doute inspirer. Une bouteille de Zat 77 ! Et intacte, on dirait... Du pot !

Tandis que son regard s'attardait sur les dégâts, autour de lui, Bob fit la grimace.

— C'est ça, grommela-t-il, tout va bien...

Il souleva un épais tuyau de plastique, le laissa retomber dans l'eau, à ses pieds, avec une moue dégoûtée, et il reprit, songeur tout à coup :

— Voilà ce qui reste de la pompe... Faudra écopper...

— On écopera ! assura joyeusement Bill en se passant le dos d'une main sur les lèvres et en revissant soigneusement sur son goulot le bouchon du flacon de whisky, vidé d'un bon tiers de son contenu. On écopera !...

Du regard, il caressa amoureusement la bouteille avant de la glisser sous la ceinture élastique de son slip de bain.

— On n'a pas tout perdu, dit-il ensuite, en tapotant de la paume le précieux flacon.

Bob ne put s'empêcher de sourire.

— Non, concéda-t-il, on n'a pas tout perdu... Tout juste le mât, les voiles, une bonne partie du gouvernail et du pontage avant, les deux rames... Sans compter ce qu'il nous reste à découvrir... ou plutôt à ne pas retrouver...

La tempête avait abandonné la *Carolina* et son équipage loin derrière elle. En moins d'une heure, Morane et Ballantine s'étaient

retrouvés sous un ciel d'un bleu intense, agressif, semblable à celui d'une carte postale, avec, à perte de vue, en direction des quatre points cardinaux, le désert liquide d'une mer presque étale. Ils auraient pu croire que le coup de tabac n'avait été qu'un rêve, s'ils n'avaient pas eu, là, sous les yeux, les traces évidentes de son passage, s'ils n'avaient pas ressenti dans tous leurs muscles douloureux la fatigue de l'effort incessant qu'ils avaient dû fournir tous deux, durant plus de trois heures, pour résister aux assauts de la mer et du vent. Trois heures qui leur avaient paru durer des siècles...

Bob leva la tête vers la silhouette massive du colosse accroupi à contre-jour dans l'encadrement de la porte, et il reprit, sans aucune conviction :

— Non, on n'a pas tout perdu... Et tant qu'il y a du whisky, il y a de l'espoir, hein ?

— L'avez dit, commandant !

Un sourire fendit d'une oreille à l'autre la gueule boucanée de l'Écossais, tandis qu'il enchaînait en susurrant :

— Oui bien... devrais-je vous appeler « capitaine » ?

— Ça fait maintenant des années que je te dis de m'appeler Bob, répondit distraitemment Morane.

Il décrocha un seau de plastique maintenu par un mousqueton à l'une des cloisons de la cabine, le plongea dans l'eau devant lui, pour le retirer aussitôt, rempli, et pour le tendre au géant avec un :

— Au travail, moussaillon !

Il leur fallut plus de deux heures pour évacuer entièrement l'eau de la cabine. Par contre, une heure suffit amplement pour donner aux feux du soleil le temps de sécher les couvertures tirées des couchettes inondées, ainsi que les vêtements que les deux amis avaient pu sauver du désastre. La cabine avait repris un aspect agréablement habitable, accueillant même, au détriment du pont qui, à présent, ressemblait plutôt à celui d'un bateau-lavoir. Plus pour longtemps cependant, puisque Bill était en train de rassembler les frusques à présent parfaitement sèches.

*

Le colosse fit gémir sous son poids les quatre marches de l'échelle menant du pont à la cabine, et ses narines frémirent à l'odeur du repas préparé par Morane. Balançant le paquet de couvertures et de vêtements sur la couchette du haut, Ballantine fouilla l'une des poches de ses *jeans* étalés sur le lit du bas. Il en tira un grand carré de coton, sur lequel des cochonnets gras et roses marchaient à la queue leu, leu, suivant sagement le périmètre du morceau de tissu.

— Fait drôlement chaud ! souffla le géant tout en s'épongeant le

front à l'aide de ce qui, grâce aux cochons roses, ressemblait à un mouchoir.

Bob ne répondit pas tout de suite. D'un coup de pouce, il éteignit le petit réchaud fonctionnant au gaz butane, vida le contenu fumant d'une casserole dans deux assiettes posées sur la table. Ensuite, il repoussa le réchaud tout contre la cloison, sous un hublot maintenant sans vitre, et il lança :

— À la soupe !

— Ça sent bon, constata Bill en se laissant tomber sur l'un des larges bancs-coffres et en plongeant sa cuiller dans son assiette.

— Soupe de poisson, annonça brièvement Morane. En boîte, bien sûr...

— Délicieux, commenta le colosse, la bouche pleine. Où en chommes-nous pour che qui est des vivres ?

— Pas de problème de ce côté. Les coffres ont bien tenu le coup, et nous avons des provisions pour trois semaines au moins, sans se serrer la ceinture...

Bob jeta un coup d'œil en coin à son ami, avant de reprendre :

— C'est pas encore tout de suite que l'équipage de la *Carolina* bouffera son mousse...

Imperturbable, Ballantine avalait sa soupe. Il dit, négligemment, entre deux cuillers :

— Quand un équipage en arrive à cette extrémité, il commence toujours par manger le plus petit...

Morane sourit. Puis, le géant roux reprit :

— Sans blague, commandant, vous croyez qu'on peut en avoir pour des semaines à tourner en rond sur cette eau salée ?

— À dire vrai, je n'en sais rien, répondit Bob en haussant les épaules. Ça dépend du gouvernail, et aussi du moteur... Dès qu'on aura fait un sort à cette soupe, on examinera l'un et l'autre...

— Z'êtes pas tellement optimiste, hein ?

— Pas trop, non...

— Et la radio ?

Morane soupira.

— Nous avons une radio, dit-il doucement. Avant la tempête...

— Le compas ?

— Ça va.

Ballantine racla le fond de son assiette et se laissa aller contre la cloison. Sa lourde pogne ouverte happa un paquet de Gauloises sur la table, en même temps que le briquet posé dessus. Pour la forme, il offrit une cigarette à Bob, qui fumait rarement mais qui, cette fois cependant, accepta. Pendant quelques secondes, ils fumèrent en silence. Soudain, le colosse se mit à rire doucement.

— Savez pas, dit-il, pendant qu'on était dans la mélasse, je vous

maudissais, commandant...

Il rit encore, puis :

— L'avais complètement oublié que c'était moi qui avait insisté pour sortir le rafiote, malgré la météo.

Morane tira une bouffée de sa cigarette, s'enveloppa d'un nuage de fumée bleue.

— Quelle importance ! fit-il. On était d'accord, non ?

Il se leva, en ajoutant :

— Allons voir ce moulin de plus près...

III

Morane essuya ses mains graisseuses sur un chiffon imbibé d'essence, referma l'écrouille donnant accès au moteur, puis il se redressa.

— Ça m'a l'air en ordre, dit-il.

Une sorte de soupir s'échappa en sifflant de la poitrine-barrique de Ballantine. Un soupir qui pouvait passer pour une dernière bouffée d'ouragan.

— On essaie ? dit le géant.

— Sûr...

En trois pas, Bob fut au tableau de bord, et son pouce écrasa le gros bouton rouge du démarreur. Le moteur émit quelques borborygmes glougloutants et étouffés, puis il se tut. Les deux amis échangèrent un regard, tandis que Morane appuyait de nouveau sur le bouton couleur de sang frais.

— Ça tourne, constata Bill, sourcils froncés, tête légèrement penchée sur le côté.

Le moteur cala.

— Tu sais à quoi je pense ? murmura Morane.

— Ouais, soupira Ballantine. L'hélice, hein ?

— 'xactement...

— Faussée ?

— Peut-être... Suffit d'une pale tordue...

— Je vais voir ça, décida Bill.

Il tira son flacon de whisky de son slip et le posa sur le petit panneau d'acajou, au-dessus du tableau de bord. Après un instant d'hésitation et un coup d'œil à Morane, il reprit la bouteille plate et s'envoya encore quelques gorgées d'alcool dans la gorge.

— Aaah ! fit-il alors.

Et, comme pour s'excuser :

— Doit faire glacial, là-dessous, commandant ! Fait sûrement glacial...

Reposant le flacon presque vide sur le panneau du tableau de bord, le géant reprit :

— Dites donc, on a bien une lunette sous-marine, quelque part, non ?

— Je vais la chercher, dit Bob.

Il passa dans la cabine, dont il ressortit quelques secondes plus tard, un masque de plongée et un couteau à large lame à la main. Pendant ce temps, le colosse s'était entouré la taille avec l'extrémité d'un cordage qu'il achevait de boucler par un nœud de chaise.

Déroulant le cordage, Bob en passa l'autre extrémité dans l'orifice d'un filoir fixé sur le plat-bord, non loin de Bill. Ce dernier s'assit tout

contre le bordage et promena son regard sur l'eau, autour du bateau, méthodiquement, tranquillement.

— J'vois rien, dit-il. Et vous, commandant ?

— Je crois que ça va, dit Morane.

Aucun d'eux n'aurait prononcé le mot « requin ». Ils répugnaient à le faire, comme si le seul fait de mentionner le terrible prédateur aurait eu pour résultat immédiat de le faire apparaître.

En mer, toutes les superstitions sont permises, et non sans raison...

Se penchant par-dessus bord, l'Écossais plongea la lunette dans l'eau, pour en mouiller le hublot, puis il se l'appliqua sur le visage.

— Emporte ça, dit Bob en tendant à son compagnon le couteau qu'il avait pris dans la cabine, on ne sait jamais...

Ballantine répondit par un sourire légèrement crispé, et ses doigts se refermèrent sur le manche de l'arme. La seconde suivante, il avait plongé, se laissant couler dans l'eau les jambes en avant. Bob vit sa silhouette déformée glisser le long de la coque, puis disparaître, tandis que le cordage se déroulait en faisant entendre le sifflement ténu du chanvre frottant contre le métal du filoir.

Silence. Mer. Soleil...

Régulières, les gifles légères des vagues heurtant la coque blanche de la *Carolina*.

C'est peut-être à ce moment-là, alors qu'il était seul à bord du bateau, que Morane prit pleinement conscience de la situation précaire dans laquelle l'ouragan les avait plongés, Bill et lui. Ou, plutôt, ce fut sans doute la première fois qu'il prit le temps de regarder la situation bien en face, froidement, et d'évaluer à sa juste mesure l'étendue du désastre. Tout ce qu'on pouvait en conclure, c'était que la situation ne se révélait guère brillante.

Pourtant, Bob ne regrettait rien. Bill et lui avaient lancé une sorte de défi à la face du destin. Le destin avait répondu à sa manière, mais les jeux n'étaient pas encore faits...

Soufflant comme un phoque, Ballantine creva la surface de l'eau, et sa tignasse rouge flamboya sous le soleil. Il agrippa le cordage, sous le filoir, et il grogna :

— Faut que je jette encore un petit coup d'œil... Mais ça n'a pas bonne mine, là-dessous, pouvez me croire... On dirait qu'on a été tamponnés par un transatlantique...

Il releva le masque de plongée sur son front et regarda autour de lui, les épaules à la surface de l'eau.

— Toujours rien de triangulaire ? s'enquit-il.

— Sois tranquille, répondit Morane. Je n'ai cessé de surveiller les alentours...

— Bon, fit le colosse en abaissant le masque dont le caoutchouc

cerna son nez et ses yeux, je redescends...

Il se laissa filer sous l'eau et disparut de nouveau sous la coque. Le regard de Bob glissa sur la mer, à la recherche du triangle caractéristique d'un aileron. Mais il n'y avait, à perte de vue, que le bleu vert de l'eau avec, par-ci par-là, l'explosion blanche d'un paquet d'écume.

Pour la seconde fois, le colosse refit surface. Avec l'aide de Morane, il se hissa sur le pont, ruisselant. Ensuite, il retira le masque de plongée, posa son couteau sur le plat-bord et entreprit de dénouer le cordage qui lui ceignait la taille.

— Alors ? fit Bob.

— Les pales, commandant... Et toutes les trois !

— Fichues ?

— Froissées comme du papier d'emballage...

— Ça vaut la peine de sortir celui-là de son cagibi ? demanda Morane avec un geste pour désigner l'écoutille donnant accès au moteur.

— Si on avait une hélice de rechange, j'dirais pas non...

Bob soupira, se passa une main dans les cheveux, se caressa le menton où un chaume dru et noir commençait à poindre, et il dit :

— On n'a pas d'hélice de rechange...

— J'le sais...

— Eh bien ! le bilan n'est pas très réjouissant, hein !

— Non, reconnu Ballantine. Y a une chose qui me fait plaisir, pourtant.

— Sans blague ?... Quoi donc ?...

— C'est qu'on ait aussi paumé les rames...

Et, comme Morane le regardait, la mine interrogative :

— C'est vrai, expliqua le colosse. Si on avait encore les rames, z'auriez été capable de décider qu'on rentrerait à la Jamaïque à la force des bras... De « mes » bras, surtout...

IV

— Et voilà l'travail ! grogna Ballantine.

Dans un dernier effort, il venait d'arracher ce qui restait du mât de l'emplanture dans lequel il était fiché. Un vilain morceau de bois dont l'extrémité, à l'endroit où il s'était rompu, pouvait constituer un obstacle dangereux.

Posant le bout de bois à ses pieds, Bill se redressa et tourna la tête vers le toit blanc de la cabine, sur lequel Morane était assis en tailleur.

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ? demanda le colosse.

— Repos, laissa tomber Bob.

En trois bonds, le colosse rejoignit son ami. Au passage, il avait ramassé une grande pièce de toile pliée en carré, qu'il déposa sur le toit brûlant avant de s'asseoir dessus. Morane achevait de nettoyer un gros pistolet – corps énorme, pansu, et petite crosse –, au moyen d'un chiffon imbibé de graisse. Du doigt, Bill désigna les tubes rouges gainés de plastique, logés dans une boîte ronde et ouverte que Bob tenait coincée entre ses genoux.

— On en est aux fusées de détresse ? fit l'Écossais.

Morane hocha la tête de haut en bas. De sa main libre, il prit une des fusées et la glissa dans le canon du pistolet, qu'il referma d'un coup sec.

— Je veux être certain que ces fusées répondent à ce qu'on est en droit d'attendre d'elles, expliqua-t-il. La dernière fois que j'ai dû utiliser ce genre de pétard, ils filaient bien, comme prévu, mais oubliaient d'exploser... Je ne tiens pas du tout, et toi non plus j' imagine, à ce que nous croisions la route d'un bateau sans arriver à lui signaler notre présence...

Dans le ciel, le soleil était arrivé aux trois quarts de sa course. Bob lui tourna le dos, en pivotant sur les fesses, et il pointa le canon du pistolet lance-fusées vers le haut, à quelque soixante degrés par rapport à la surface de l'eau. Lorsqu'il appuya sur la détente, il y eut un *flap* un peu ridicule pour une arme aussi impressionnante d'aspect. Puis, les deux hommes, la tête renversée en arrière, fouillèrent le ciel du regard. Soudain, très haut, une fleur rouge s'épanouit dans l'azur. Elle descendit ensuite avec lenteur, verticalement, pour disparaître dans la mer.

— Expérience concluante, souligna tranquillement Bill.

— J'aime mieux ça, murmura Bob, tandis qu'il emballait soigneusement pistolet et fusées dans un morceau de plastique.

Il se leva, imité aussitôt par son ami, et il reprit :

— Tu as pu caler le gouvernail ?

— Ce qu'il en reste, ouais...

Ils quittèrent tous deux le toit de la cabine. S'arrêtant devant le tableau de bord, Bob consulta durant quelques secondes de gros compas à coupole-loupe.

— On marche plein nord, dit-il ensuite, et bon train. Si le courant qui nous entraîne se maintient, nous aurons peut-être la chance de...

Il ne termina pas sa phrase mais, passant du coq à l'âne, demanda au colosse :

— Tu veux dormir le premier ?

— C'est vous le capitaine...

— Trop d'honneur, mon vieux. Bon... Je te réveille dans deux heures, ça va ?

— J'dis pas non, grogna Ballantine. Savez quoi ? J'ai l'impression de n'avoir plus fermé l'œil depuis un siècle au moins...

Tandis que son compagnon s'étendait avec un soupir d'aise sur la couchette du bas – où il se mit à ronfler presque tout de suite –, Morane rangea avec soin le pistolet et les fusées dans un des bancs-coffres. Il déboucha ensuite une bouteille d'eau et se servit un plein quart qu'il emporta sur le toit de la cabine, pour y reprendre son poste d'observation, opérant régulièrement un demi-tour sur lui-même sans cesser de fouiller du regard l'immensité marine cernant la *Carolina* de partout.

Les deux navigateurs avaient fait absolument tout ce qui pouvait être tenté et, maintenant, ce dont ils avaient besoin, c'était d'un tout petit brin de chance, pas grand-chose, seulement un léger coup de pouce du destin. S'ils n'étaient pas pris dans une autre tornade – ce qui n'était malheureusement pas exclu –, ils pourraient probablement s'en tirer. Ce n'était pas tout à fait certain, évidemment, et il valait mieux ne pas se réjouir d'avance. La vie, en mer, est fertile en incidents de tous genres et chacun d'entre eux pouvait facilement tourner à la tragédie.

L'eau douce, par exemple... Ils en possédaient trente-six bouteilles d'un litre et demi chacune, et c'était là leur bien le plus précieux. Existe-t-il une situation plus épouvantable que celle qui consiste à se trouver entouré d'eau – salée –, sans pouvoir en ingurgiter une seule goutte ? De l'eau partout, et rien à boire !... De tout temps, la première peur du naufragé a été de mourir de soif. Pour le moment, et pour l'équipage de la *Carolina*, on n'en était pas là, Dieu merci ! Avec ces trente-six bouteilles, à raison d'un demi-litre par jour et par personne, ils en avaient pour un bout de temps. Presque un mois. Vingt-sept jours, exactement. Vingt-sept jours... Entre-temps, ils pourraient mourir d'un tas d'autres choses, mais pas de soif.

Interrompant le cours de ses réflexions, Bob fronça les sourcils. Il posa à côté de lui son quart d'eau à demi vide et saisit les lourdes jumelles qui pendaient contre son estomac, pour les porter à ses yeux

et les diriger sur un point précis, très loin vers l'horizon, là où ciel et mer se touchaient. Une rapide mise au point, et l'horizon apparut avec netteté. Un petit sourire se dessina alors sur les lèvres de Morane.

Pendant deux minutes entières, il demeura figé sur place, comme une statue, les jumelles collées aux orbites. Après quoi, il se redressa lentement, se mit debout tout en ramassant le quart d'eau dont il vida posément le contenu. Puis, d'un bond léger, il descendit de son poste d'observation.

Sans prêter attention aux ronflements sonores de Bill, Morane rouvrit le banc-coffre où il avait rangé un peu plus tôt les fusées de détresse et le gros pistolet, et il les en sortit à nouveau.

Lorsqu'il eut regagné le toit de la cabine, il reprit les jumelles et scruta l'horizon. Après quoi, il tira une première fusée vers le ciel, presque à la verticale. La nuque cassée, il attendit qu'écloze la fleur rouge caractéristique. Elle lui parut un rien plus lumineuse, maintenant que le soleil dégringolait et que diminuait l'intensité de sa lumière. Tandis qu'elle retombait lentement, Bob pointa une fois de plus les jumelles sur la ligne courbe de l'horizon.

Cinq minutes plus tard, il lança une deuxième fusée, suivie d'une troisième, toujours à cinq minutes d'intervalle.

Puis il attendit, jumelles braquées, jusqu'au moment où il fut certain de ne pas se tromper. Alors, il regagna la cabine, rangea jumelles, pistolet et fusées. Ensuite, il prit sur la table le flacon de Zat 77, et, la petite bouteille plate à la main, il se pencha, jubilant intérieurement, sur l'homme-orchestre qui, à lui tout seul, interprétait la grande symphonie pour Orphée.

— Quoiquoiquoi ? coassa Ballantine en se dressant d'un bond quand la main de Morane effleura son épaule.

Il vit tout de suite la bouteille que lui tendait Bob, et il ouvrit la bouche, non pour poser une question mais pour vider le flacon en un cul sec de trois gorgées. Alors seulement, il demanda :

— C'qu'on fête ?

Morane sourit largement, penché en avant, les mains appuyées au rebord de la couchette supérieure. Puis il annonça d'une voix douce :

— Une voile à tribord...

V

Le capitaine Bautista Rufino Frizo, quarante-deux ans à la prochaine fête de Pâques, avait un tic : il faisait précéder chacune de ses phrases d'une petite toux sèche – reuh... reuh... –, due sans nul doute à l'usage intensif, sinon à l'abus des cigarillos qu'il fumait l'un sur l'autre, à la chaîne, un peu comme s'il était payé à la pièce, et dont l'odeur infecte imprégnait le moindre recoin de son bateau.

Frizo était un homme dont l'aspect faisait inévitablement penser à celui de ses cigarillos : maigre, tordu, sec, le teint encore plus foncé qu'une feuille de tabac prête à être roulée.

La phrase que Morane avait lancée au réveil de Ballantine, « Une voile à tribord », n'était qu'une image, car l'*Eldorado*, que commandait le capitaine Frizo, marchait au mazout, dévorant allègrement les six à sept tonnes de *fuel* par jour en vitesse de croisière – dix à douze nœuds –, allure à laquelle il filait gaillardement au moment où le destin avait placé la *Carolina* et son équipage sur sa route.

L'*Eldorado* était un cargo que son propriétaire, le capitaine Bautista Rufino Frizo lui-même, avait voué au *tramping*^[1]. Parti de Port-Royal la veille, il avait laissé passer la tornade et se rendait... à Tumbaga. Comme la *Carolina* !

Ainsi, le destin s'amuse parfois à faire semblant d'arranger les choses...

À présent, le *fifty-fifty* était solidement arrimé au-dessus des écouteilles, à l'avant du cargo. Plus que jamais, il ressemblait à ce qu'il était devenu : une épave. Le sortir de l'eau à l'aide des mâts de charge du *tramp* n'avait pas pris plus d'une heure en tout. Avec cette complaisance et ce savoir-vivre qu'on ne rencontre plus qu'entre gens de mer, le capitaine Frizo avait tenu à diriger en personne l'opération et, maintenant qu'elle était terminée, il escaladait rapidement les échelles du château central pour regagner la timonerie où l'attendaient les rescapés de la *Carolina*.

À l'entrée du capitaine, Bob et Bill se détournèrent de leur poste d'observation, derrière les vitres donnant sur l'avant du cargo. Ils avaient suivi avec attention l'embarquement du petit yacht, et la rapidité avec laquelle les différentes phases du travail s'étaient accomplies les avaient laissés rêveurs, eux qui étaient pourtant difficiles à étonner. En même temps, une idée identique leur était venue : aux yeux d'un marin aussi efficace que Bautista Frizo, ils devaient passer tous deux pour une paire de joyeux hurluberlus...

Pourtant, le capitaine ne fit aucune remarque à ce sujet. À peine une allusion à l'aventure de la *Carolina*. Il referma la porte de la timonerie et regarda Morane, puis Ballantine, puis Morane de

nouveau.

— Reuh, reuh..., commença-t-il. Vous avez eu de la chance, señores...

— Nous vous devons une fière chandelle, reconnut immédiatement Bob.

— Reuh, reuh... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Vous avez eu de la chance de sortir sains et saufs de ce coup de tabac...

Sous-entendu, ça signifiait certainement : « Vous auriez dû y rester, et si vous vous en êtes sortis quand même, c'est parce qu'il y a un dieu pour les imbéciles et les ivrognes, comme pour les marins d'eau douce. » En toute honnêteté, Morane ne pouvait pas lui donner tort.

Mais Frizo continuait :

— Reuh, reuh... Nous-mêmes avons été sérieusement secoués, et pourtant, nous n'étions pas en plein dedans...

Il s'exprimait dans un français parfait, avec seulement une pointe d'accent espagnol. Traversant toute la largeur de la timonerie, murmurant au passage un rapide « Excusez-moi un instant, voulez-vous ? reuh, reuh... », il s'approcha de l'homme de barre, se pencha sur le compas, scruta la mer qui prenait maintenant une teinte légèrement indigo, fit volte-face et, accrochant le regard de Bob, reprit :

— Mer d'huile, reuh, reuh... Légère brise du nord-est... Serons à Tumbaga demain, dans la matinée...

Le cigarillo vissé au coin de ses lèvres lâcha soudain trois petits nuages de fumée malodorante, puis le capitaine fit un pas en avant, franchissant l'écran puant et bleuté qu'il venait de produire et enchaîna :

— Reuh, reuh... Vous devez être sur les genoux, j'imagine... Bien entendu, reuh, reuh, j'ai fait mettre une cabine à votre disposition, et un repas chaud doit y être servi maintenant...

Il leva une main maigre et brûlée par le soleil pour éviter les remerciements que Morane et Ballantine s'apprêtaient visiblement à déballer. En même temps, il poursuivait :

— En auriez fait autant à ma place, messieurs, reuh, reuh...

Rufino Frizo paraissait hésitant, tout à coup, et il le parut encore davantage lorsqu'il reprit :

— Je... reuh... reuh... je ne voudrais pas être indiscret, mais... puis-je savoir ce qui vous mène à Tumbaga ?

— Tourisme, laissa tomber Bob, accompagnant sa réponse d'un sourire qui en tempérerait la sécheresse.

L'homme qui tenait la barre tourna la tête, juste un instant, et il lança un coup d'œil rapide dans la direction des deux amis.

— Ah ! commenta simplement le capitaine Frizo.

Deux bouffées de fumée filèrent en signaux indiens, se heurtèrent à la visière de la casquette galonnée que le capitaine portait légèrement penchée sur le côté, et masquèrent ses yeux durant quelques secondes avant de se volatiliser.

— Ah ! refit le commandant de l'*Eldorado*.

C'était, jugea Morane, un « ah ! » qui se voulait certainement neutre, mais qui trahissait cependant une sorte de curiosité insatisfaite.

Bautista Rufino Frizo fit entendre sa petite toux caractéristique, avant de dire sur un ton détaché, comme s'il ne donnait aucune importance à ses propres paroles :

— En ce moment, l'atmosphère de Tumbaga n'est guère propice... au tourisme...

Bob ne releva pas cette affirmation. À son tour, il lança, laissant volontairement sa question en suspens :

— Et vous-même, capitaine ?...

D'une secousse, et comme s'il était animé d'une vie propre, le cigarillo se cabra, pointant son extrémité incandescente vers le plafond, et il eut tout à fait l'air de dire, ce cigarillo : « Moi même, *quoi*, monsieur ? »

— ... peut-on savoir ce qui vous conduit à Tumbaga ? termina alors Morane.

— Reuh, reuh, fit Frizo, l'*Eldorado* effectue une mission de transport pour le gouvernement de Tumbaga, *señor*...

Il n'en dit pas plus et, dans le court silence qui suivit, Bob laissa tomber, sur le même ton qui avait été celui du capitaine, quelques instants plus tôt :

— Ah !...

Une fois de plus, l'homme de barre tourna la tête et enveloppa Morane et Ballantine d'un regard curieux et rapide.

Très loin à l'horizon, énorme globe d'or rouge, le soleil s'appêtait à plonger dans l'océan.

VI

Morane n'ouvrit pas les yeux. Le souffle de sa respiration ne changea pas de rythme.

Pourtant, il ne dormait plus.

Quelque chose l'avait réveillé, une ou deux secondes plus tôt. Il ne savait pas encore ce que c'était, mais il était déjà certain, par contre, d'avoir été tiré de son sommeil d'une manière anormale.

Au-delà de cette vibration sourde et continue qui parcourait tout le navire, et qui était celle des machines, vibration ininterrompue ressemblant à celle du sang circulant dans les artères, au-delà de la douce et incessante rumeur des vagues et de la brise, il y avait eu autre chose.

Et il y avait encore autre chose...

Mais quoi ?

Précautionneusement, Bob écarta les paupières. Et la lumière lui sauta aux yeux. Une lumière chaude, rosée, légère, imprécise, dont la source était toute proche de son visage.

Et puis il comprit. Il y avait quelqu'un dans la cabine. Quelqu'un qui braquait une lampe de poche, en masquant à demi le faisceau lumineux à l'aide des doigts. Mais pas assez pour que Bob n'en fut pas vaguement ébloui.

Autre constatation : Bill ne sciait pas du bois. Peut-être était-il éveillé, lui aussi ? Peu probable cependant car, si le colosse s'était subitement arrêté de ronfler, le visiteur, lui, se serait certainement inquiété, ce qui ne paraissait pas du tout être le cas. L'explication la plus simple, et sans doute la bonne, c'était que Bill ne ronflait pas davantage lorsque l'intrus avait pénétré dans la cabine. Sans doute s'était-il tourné sur le bon côté.

Maintenant que Bob était tout à fait réveillé, il entendait le visiteur farfouiller, déplaçant des objets dans un bruissement de toile. Ce qu'il était en train de faire, Morane le comprit rapidement : il fouillait les deux gros sacs de toile que les deux amis avaient hâtivement fourrés de leurs effets avant de quitter la *Carolina*.

Tout doucement, sans cesser de respirer avec régularité, profondément, comme s'il dormait, Bob leva la tête. Il remarqua que les aiguilles lumineuses de sa montre indiquaient un peu plus de trois heures trente. Du matin, évidemment. Paupières plissées pour aiguïser son regard, il s'efforça de distinguer la silhouette du visiteur. Celui-ci paraissait lui tourner le dos, agenouillé sur le plancher de la cabine. Morane se redressa encore un peu plus, s'appuyant d'abord sur les avant-bras, puis sur les mains.

À ce moment-là, en dépit des précautions prises par Bob, le bois

du cadre sur lequel il était étendu émit un gémissement plaintif.

Près de la cloison faisant face aux couchettes superposées, le type dut se retourner instantanément car, soudain, éblouissant, le faisceau de sa lampe électrique frappa Morane en plein visage.

L'instant n'était plus à la réflexion, ni à la prudence, et Bob, sans laisser à l'autre le temps de réagir, s'élança d'une détente si prompte qu'elle devait le faire bénéficier de l'avantage de la surprise. En principe. En principe seulement.

Il atterrit brutalement sur l'un des sacs de marin que l'inconnu fouillait la seconde d'avant et roula bruyamment sur le plancher métallique de la cabine. L'intrus avait dû se jeter de côté au moment où Morane avait plongé, et ce dernier, se redressant aussitôt, bondit dans la direction de la lumière dont le pinceau balayait maintenant toute la cabine d'une manière désordonnée, ce qui indiquait que l'homme tentait de retrouver son équilibre un instant compromis.

Alors, d'assaili, le visiteur nocturne se fit assaillant. Quelque chose qui devait être un poing – mais pas un poing seulement –, accrocha méchamment Bob à l'épaule, le faisant tournoyer sous la violence du choc.

À présent, le type attaquait résolument. Tenant sa lampe d'une main, la lumière braquée sur Morane, il fonça à son tour. Bob le sentit venir plutôt qu'il ne le vit, et il se laissa tomber en avant, les bras largement ouverts pour saisir l'homme aux genoux, en un placage de rugby classique.

Apparemment, le type était un coriace, et Morane décida d'en finir et d'y mettre le paquet.

L'inconnu battit l'air des bras et, dans ce mouvement, la lampe heurta la cloison de métal avec un bruit de verre qui se brise. Subitement, la cabine fut plongée dans une obscurité presque totale, tandis que la torche électrique rebondissait sur le plancher.

Tout ce que Bob avait pu voir durant le court instant où la lumière de la lampe ne l'avait pas aveuglé, c'était la toile bleue et usée des *jeans* que portait l'homme.

Ce dernier s'était effondré, et Morane fut sur lui, sa nyctalopie le servant une fois de plus. Il abandonna les genoux du type et, foudroyante, sa main fila en coup de sabre, pour toucher l'adversaire sous le menton.

Dans la position où se trouvait Morane, il n'avait pu porter le coup avec toute la précision et l'efficacité voulues, ce qui s'avéra décisif pour la suite des événements. Néanmoins, la tête de l'inconnu avait été projetée en arrière et avait frappé le plancher en rendant un son de gong tout de suite étouffé.

À ce moment-là, Bob était persuadé qu'il venait d'étendre l'autre pour le compte.

Avec lenteur, il se mit debout. Son épaule lui faisait mal, là où le visiteur nocturne l'avait frappé quelques secondes plus tôt. Il y porta la main, précautionneusement, sentit sous ses doigts quelque chose de chaud et de gluant. Pas de doute : il s'était sérieusement fait accrocher, et il saignait.

Morane eut un bref mouvement de colère, qu'il domina aussitôt. Faisant un pas en avant, les paupières plissées pour aiguïser l'acuité de sa vision, il tendit celui de ses bras qui n'était pas blessé, cherchant sur la cloison, près de la porte, le commutateur commandant l'éclairage de la cabine.

Mais, à l'instant où ses doigts frôlaient la coupelle de cuivre habillant ledit commutateur, une charge violente, à hauteur des reins, projeta Bob contre la cloison.

L'homme qui venait de lui tomber dessus, avec une brutalité sauvage, doubla son attaque d'une manchette à la nuque, et quelque chose s'alluma subitement devant les yeux de Bob. Ce n'était pas la lumière électrique, qu'il n'avait d'ailleurs pas eu le temps d'allumer, mais une sorte de flash, un éclair éblouissant et fugitif. Les classiques « trente mille chandelles » !

Le type était vraiment plus coriace encore que Morane l'avait pensé...

Il saisit Bob par les cheveux et le tira méchamment en arrière, d'une secousse. Puis, sa main abandonna Morane qui, groggy, tituba au centre de la cabine, rassemblant péniblement toute son énergie pour ne pas s'écrouler et faire face à un nouvel assaut.

Mais le type avait ouvert la porte de la cabine. Dans la lueur vague provenant de la coursive faiblement éclairée, Bob aperçut une silhouette tout aussi vague qui se glissait rapidement par l'entrebâillement de la porte.

Le type se faisait la malle.

Muscles bandés, tête bourdonnante, des petits points brillants dansant devant ses yeux, Morane entreprit de franchir la distance qui le séparait de la porte à demi ouverte.

Malheureusement, cette damnée porte se trouvait à présent à des centaines de mètres de lui. Elle s'éloignait d'ailleurs encore, filait de plus en plus rapidement, devenait minuscule. Il allait certainement mettre un temps fou pour l'atteindre et, pendant ce temps, le type en profiterait pour disparaître.

Bob préféra abandonner une poursuite impossible. De toute manière, il n'était pas vraiment dupe, car une petite voix lui soufflait à l'oreille que la porte n'était en réalité qu'à deux pas de lui. En outre, et il le savait également fort bien, il était à un cheveu de tomber dans les pommes. Il y avait longtemps que ça ne lui était plus arrivé...

En sous-estimant l'homme aux *jeans*, il avait commis une erreur et

s'était fait avoir comme un débutant.

Pliant les genoux, Morane s'assit tout bêtement à l'endroit où il se tenait, sur le plancher, au milieu de la cabine. Même pour sauver sa vie, il aurait été incapable de demeurer debout une seconde de plus.

Une voix se fit entendre alors, venant de la seconde couchette. Une voix rauque, ensommeillée, qui prononça quatre mots, avec une sorte de mauvaise humeur et un terrible accent anglais – écossais plutôt :

— C'qui s'passe ?...

Depuis l'instant où Morane avait ouvert les yeux sur la nuit de la cabine, jusqu'au moment où le visiteur nocturne s'était éclipsé, il ne s'était certainement pas écoulé plus de trente à quarante secondes.

Et trente ou quarante secondes, c'était peu pour tirer Ballantine de son sommeil. Une sorte de record, quoi !

Surtout en considérant le fait que, en guise de somnifère sans doute, le colosse avait ingurgité les trois quarts d'une bouteille de whisky avant de s'abandonner aux bras de Morphée.

Et que le whisky en question ne fût pas du sacro-saint Zat 77 ne changeait rien à l'affaire...

*

Torse nu, Morane était assis sur un tabouret, directement sous la lumière jaune de l'unique ampoule électrique protégée par un grillage et éclairant chichement la cabine. Penché au-dessus de lui, Ballantine arrondit ses lèvres épaisses sur un long sifflement appréciateur.

— Pas mal ! dit-il ensuite. Le type avait un coup de poing américain, c'est sûr... Et à pointes, encore !

— Ouais, fit Bob en tordant le cou pour apercevoir sa blessure. Après tout, j'ai eu de la chance : devait certainement avoir l'intention de me retoucher le portrait... M'a manqué d'un poil...

Bill fourragea dans la boîte ouverte posée sur un autre tabouret, à côté de lui. Il en tira une bouteille et un gros tampon de gaze stérile.

— Ce type, grogna-t-il, pourriez le reconnaître ?

— Je ne l'ai pas vraiment vu, Bill... Tout juste une silhouette dans l'obscurité. Tout ce que je sais, c'est qu'il portait des *jeans*, comme toi et moi, et comme la majorité des hommes sur ce bateau, je suppose...

Bob s'interrompit, grimaça.

— Mal ? questionna le colosse.

— T'occupe pas...

Avec une douceur inattendue chez un homme dont les mains faisaient inévitablement penser à des pattes de grizzli, l'Écossais s'était mis à nettoyer la plaie à l'alcool, tirant la langue avec une application passionnée d'écolier se saoulant de calligraphie.

— L'a eu d'la chance, marmonna-t-il en se redressant quelques secondes plus tard.

— Qui ? fit Morane. Le type ?

— Ouais...

— Non, Bill... C'est moi qui ai eu de la chance. J'aurais dû me méfier... J'ai cru que je l'avais proprement sonné, tu comprends, et il n'en était rien, tout simplement...

De sa main libre, Bob se frappa soudain le front.

— Hé ! s'écria-t-il, mais j'y pense : il ne sera pas tellement difficile à dégoter, mon bonhomme...

— Comment ça ? s'enquit Ballantine, tout en posant une compresse de gaze imbibée de mercurochrome sur la blessure.

— Je lui ai filé un bon coup sous le menton, quand même ! répondit Morane. Une sacrée pêche dont il se souviendra, mais dont il gardera surtout la trace pendant quelques jours au moins, c'est sûr...

— Bon ça, apprécia Bill.

Déroulant une bande de sparadrap qui se décolla en faisant entendre un petit crissement, le géant en coupa deux morceaux au moyen de petits ciseaux qui paraissaient ridiculement minuscules entre ses doigts épais comme des saucisses. Avec soin, il appliqua le tissu adhésif sur le pansement, en le faisant déborder largement de chaque côté de la gaze pour maintenir celle-ci en bonne place. Cela fait, Bill recula d'un pas et jeta sur son œuvre un long regard, critique d'abord, satisfait et même admiratif ensuite. Puis il demanda :

— À votre avis, commandant, c'qu'il cherchait ici, le mec, à part la pêche qu'vous lui avez collée ?

— Je me le suis demandé, tu penses !

— Alors ?

— Franchement, je n'en sais rien...

— Un vulgaire voleur ?

Morane se mit debout et fit jouer les muscles de son bras blessé, accompagnant le mouvement d'une petite grimace de douleur.

— Non, répondit-il, je ne crois pas... Comme tu l'as dit, il devait *chercher* quelque chose...

— Quoi ? grogna Ballantine qui rangeait la boîte contenant l'équipement de premiers soins dans un petit placard, près des couchettes. On a not' fric dans nos ceintures...

De la main, Bob désigna les deux sacs ouverts sur le plancher, avec, autour d'eux, le fouillis des objets épars.

— Imagine que le capitaine Frizo ne soit pas certain de notre identité. Il peut très bien avoir envoyé ce type chez nous avec mission d'en apprendre un peu plus...

— Croyez que le capitaine est dans le coup ?

— Je n'en sais rien, Bill. Une supposition...

— Frizo a nos passeports, objecta Ballantine en refermant la porte du petit placard.

— Ce ne sont que des passeports, justement...

— Pour quelle raison douterait-il de leur authenticité ?

— Voilà : pour quelle raison ?

En silence, Bob enfila une chemise qu'il venait de pêcher sur le sol, près des sacs. Bill s'était laissé tomber sur l'une des couchettes, les yeux fixés sur son ami.

— Vous suis pas bien, grogna-t-il.

— Imagine..., commença Morane.

— Encore ! Est-ce que, justement, vous n'avez pas un peu trop d'imagination, commandant ? Ça nous a déjà joué pas mal de tours, d'ailleurs...

— Imagine, reprit Bob, imperturbable, que Frizo ne soit pas tout à fait droit dans ses bottes...

— Bon, j'imagine... Et après ?

— Aide-moi à remettre de l'ordre dans tout ça...

Tout en renfournant dans les sacs ce que le mystérieux visiteur en avait tiré, et tandis que le colosse s'approchait pour l'aider, Morane poursuivit :

— Si Frizo a des choses à cacher, il est tout à fait normal qu'il se méfie de deux particuliers qui lui tombent du ciel...

— De la mer, plutôt !

— De la mer... D'accord... Et il charge un de ses hommes de nous rendre visite...

— Des fois qu'on aurait une seconde paire de passeports dans nos sacs ! enchaîna Bill qui triturerait pensivement une paire de chaussettes. Tient pas debout, vot' histoire, commandant...

Agenouillés tous deux devant les sacs, ils échangèrent un long regard. Morane soupira.

— L'ennui, dit-il, c'est que tu as probablement raison...

Il se passa une main dans les cheveux, distraitemment, ainsi qu'il le faisait souvent lorsqu'il était préoccupé, puis il reprit :

— En tout cas, si Frizo est hors de cause, un de ses hommes ne l'est certainement pas...

— Ouais, fit Ballantine. Un type avec le menton légèrement amoché...

Dans un même mouvement, ils se mirent debout.

— On y va ? dit l'Écossais. Doit pas y avoir grand monde sur ce rafiote...

Morane hocha simplement la tête, avant de se diriger vers la porte.

— Minute ! lança Bill.

Comme par magie, il venait de faire apparaître une bouteille de

whisky.

— C'est pas du Zat 77, dit-il en dévissant le bouchon, mais c'est quand même chouette pour les fièvres.

Tendant le flacon à Bob, il proposa :

— Z'en voulez une goutte ?

L'Écossais avait appuyé sur les mots « une goutte ».

— Une fois n'est pas coutume, accepta Morane en prenant la bouteille.

— Faut jamais cracher sur un petit remontant, renchérit Ballantine, l'air aussi convaincu que possible.

Morane faillit s'étrangler à la première gorgée. Tandis que le feu liquide coulait dans sa gorge, il rendit le flacon à son ami.

— Comment peux-tu aimer ça ! protesta-t-il doucement.

Le colosse lampa posément une bonne moitié de la bouteille avant de la reboucher. Puis, tout aussi posément, il murmura :

— Dites-moi plutôt comment qu'on peut n'pas aimer ça !... C'est r'fuser l'paradis...

VII

— Si on veut obtenir rapidement un maximum d'informations à propos de ce rafiot et de son équipage, pourquoi ne pas tailler une bavette avec l'homme de barre ? avait dit Bill tandis que Morane et lui quittaient la cabine.

— Idée simple et géniale, avait répondu Bob. Surtout que, en ce moment, et théoriquement, il doit être le seul à bord à avoir les yeux ouverts...

— À part nozigue et le mec qui nous a rendu visite, avait corrigé l'Écossais.

Cela allait de soi, et Bob n'avait rien ajouté.

Une nuit noire, sans étoiles. La mer respirait de son grand souffle paisible, étouffant tout autre son dès qu'on passait sur le pont. Même le bruit des machines, à présent que les deux hommes avaient gagné l'air libre, n'était plus qu'un vague borborygme montant du ventre de l'*Eldorado*.

Au cinéma, ou dans les romans, tenir le gouvernail d'un navire, la nuit et durant quatre heures d'affilée, peut apparaître aux yeux des rêveurs, spectateurs ou lecteurs, comme une tâche éminemment poétique...

En réalité, il s'agit surtout d'un travail monotone, d'une fastidieuse corvée. Aussi, et à moins qu'ils n'eussent la malchance de tomber sur un bilieux ou sur un gars amoureux de solitude, Morane et Ballantine pouvaient être à peu près certains d'être bien accueillis par l'homme de barre, à qui ils procureraient un peu de distraction.

Ils ne se trompaient pas.

À travers les vitres mouillées d'embruns de la timonerie, les deux amis distinguèrent la silhouette vague de l'homme à qui le capitaine Bautista Rufino Frizo avait confié, pour quatre heures, la responsabilité de son bateau.

Une silhouette tout juste visible dans la lueur jaunâtre du compas. Morane et Ballantine poussèrent la porte et entrèrent. L'autre, à la barre, tourna la tête vers les nouveaux venus et lança aussitôt, sur un ton joyeux :

— Tiens, les naufragés !...

— Ça va ? fit Bob en traversant la pièce vitrée, et tandis que Bill refermait la porte.

— Ça va d'autant mieux, répondit l'homme, fixant de nouveau le sombre mur d'air et d'eau contre lequel butait son regard, que dans une demi-heure, je termine mon quart...

— Et puis, hop ! au pieu, hein ? dit Bill avec un sourire qui coupa sa face rougeaude d'une oreille à l'autre.

— Et comment ! approuva l'homme.

Puis, après deux secondes de silence :

— N'arrivez pas à dormir, hein ?

— Tout juste, dit Morane.

Le type fit une moue compréhensive.

— Je sais ce que c'est, dit-il. J'ai connu ça, moi aussi...

— Ah, fit Bob.

— Ouais... Trop de fatigue, voilà tout... Une fois, à hauteur du Nicaragua, après être sortis d'une tempête qui avait duré près de quarante heures, on était tous sur les genoux, je ne vous dis que ça, et on était persuadés qu'on allait pioncer pendant deux jours de suite...

Il regarda Morane, puis Ballantine, avant de poursuivre :

— Tu parles ! On a mis des heures et des heures avant d'arriver à fermer l'œil ! trop crevés... Pigez ça ?

— Sûr, fit Bill.

— À part le singe, le capitaine j'veux dire... Lui, c'est un vrai dur... crois bien qu'y serait capable de dormir debout...

— Il est bien ? demanda Bob.

— Qui ? Le s..., le capitaine ?

Et comme Morane inclinait la tête :

— Au poil, dit le bonhomme, tout à fait au poil... C'est un type, un type...

— Au poil, hein ? glissa l'Écossais.

— Ouais, fit l'autre.

— Vous êtes combien à bord ? demanda Bob.

— Quatorze... Avec vous deux, maintenant, ça fait seize quand on sait compter. Et il y a aussi...

Il hésita, tourna de nouveau la tête pour jeter un coup d'œil sur Morane.

— Mmm ? fit Bob en souriant.

— Y a les trois clowns...

— Les trois clowns ? répéta Ballantine.

— Une bonne femme et deux types. N'ont pas mis le nez dehors depuis qu'on a quitté Port-Royal...

— Des passagers ? questionna négligemment Morane en se penchant au-dessus du compas.

Dans la vitre qui faisait miroir sur le noir de la nuit, il guetta la réaction du barreur.

— Oh, j'sais pas exactement, murmura l'homme. On les a embarqués en même temps que...

Une fois de plus, il hésita. Il avait parlé de trois clowns, mais lui-même n'était pas mal non plus. Ses traits paraissaient glisser de chaque côté de son visage. Sourcils, paupières, rides, moustaches, tout cela dégringolait à gauche et à droite, lui donnant un air triste, une

gueule de boxer sous-alimenté et assoiffé de tendresse.

Comme il ne semblait pas vouloir en dire plus, Bob attaqua en douceur :

— Je vois, je vois...

Le barreur à tête de chien triste lui lança un regard étonné. Il devait certainement se demander ce que son interlocuteur pouvait bien « voir » dans tout ça. À moins d'être voyant extralucide.

— Vos trois « clowns », reprit Morane sans cesser d'observer le reflet de l'autre dans la vitre, travaillent sans doute, *eux aussi*...

Volontairement, il laissa sa phrase en suspens sur les deux derniers mots, puis il enchaîna :

— ... pour le gouvernement de Tumbaga.

C'était balancé sur le ton de la constatation. Un petit chef-d'œuvre d'hypocrisie.

Bien entendu, Bob n'avait pas oublié ce qu'avait dit Frizo : « Nous effectuons une mission de transport pour le gouvernement de Tumbaga, *señor* Morane. »

Cependant, les dernières paroles de Bob avaient arraché à l'homme de barre un nouveau regard étonné. Ses sourcils se haussèrent comiquement et, cette fois, le barreur à tête de chien battu retrouva sa langue, car il enchaîna tout de suite, avec une sorte de soulagement, comme s'il avait pu craindre un instant d'en avoir trop dit :

— Z'êtes donc au courant...

Morane fit un geste qui pouvait signifier : « Ben, voyons ! ». Puis, sur un ton tranquillement assuré, il expliqua :

— Le capitaine nous a parlé de la mission de l'*Eldorado*...

Rien ne l'obligeait à préciser que Bautista Rufino Frizo s'était bien gardé de lui dire ce que transportait son cargo. Mais le barreur était un homme simple, et il mordit à l'hameçon, sans montrer davantage d'hésitation.

— Évidemment, fit-il, évidemment, maintenant qu'on a quitté la Jamaïque, c'est plus vraiment un secret...

— Sûr que non, appuya Bob. De toute manière, nous serons à Tumbaga dans la matinée...

— Exact, dit le barreur. Et il poursuivit, après un clin d'œil à Morane : – J'en connais qui ne seront pas mécontents d'avoir apparaître l'*Eldorado*.

Bob renvoya le clin d'œil, mais ce fut Bill qui dit, intervenant à son tour :

— Sans vouloir vous vexer, mon vieux, c'est peut-être pas tellement l'*Eldorado* qu'on sera content d'avoir arriver, à Tumbaga...

L'autre rit, les lèvres largement écartées sur une bouche à demi édentée.

— Y a pas de mal, dit-il, y a pas de mal... Z'avez tout à fait raison : c'est certainement pas le bateau qui intéresse ceux qui nous attendent !

— Voilà ! fit Morane.

— Voilà ! répéta avec conviction l'homme à la tête de boxer triste.

Bob et Bill échangèrent un coup d'œil. La conversation commençait sérieusement à ressembler à un dialogue de sourds, et ils ne savaient toujours pas ce que transportait le cargo. À tout hasard, pour relancer l'autre sur le sujet, Morane questionna :

— Et... ça prendra longtemps, pour décharger ?

— Voulez rigoler ? dit le barreur.

— Ben, vous savez, murmura Bob en écartant les bras en signe d'impuissance, je n'y connais pas grand-chose, moi, à ce genre de cargaison...

Le boxer rit une fois de plus, découvrant de nouveau ses gencives où les chicots semblaient jouer aux devinettes.

— Je vous crois sans peine, dit-il, sinon vous ne m'auriez pas posé une question pareille... Il n'y a qu'une bonne centaine de caisses, vous comprenez ?

— Oh ! fit Bob, seulement...

— Seulement ! répéta dans une exclamation l'homme à la tête de chien triste.

Il rit encore une fois.

— C'qu'y vous faut, mon vieux ? reprit-il ensuite. C'est pas du café ou du sucre qu'on transporte !... Des armes !... Des armes et des munitions...

— Eh ! oui..., fit distraitement Morane.

Des armes... Il se passa machinalement une main dans les cheveux.

— Comment ? fit-il, en réalisant soudain que l'autre lui parlait.

— Castro, répéta l'homme de quart. C'est mon nom : Castro. Pablo Castro... mais tout le monde m'appelle Fidel... Pour s'marrer, sûr... J'ai jamais été fidèle à personne...

Il souriait de toutes ses gencives, ressemblant plus que jamais à un boxer. À un boxer édenté, ou presque...

VIII

Pablo « Fidel » Castro avait bouclé son quart, et il venait d'être relevé par un minet souriant qui, lui, semblait avoir des dents pour deux. Sûrement que, si on les lui avait comptées, on en aurait trouvé une bonne douzaine en trop.

Un Suédois d'un mètre quatre-vingt-quinze, aux cheveux presque blancs, et qui portait, retentissant comme un coup de cymbales, le nom curieusement musical de Zingg.

Ni Zingg ni Castro ne paraissaient souffrir des suites d'un *atemi* mal placé au menton. D'ailleurs, Castro était beaucoup trop petit et trop léger pour pouvoir être l'agresseur de Bob, et Zingg était trop grand. Fallait trouver un format intermédiaire.

De plus, Morane avait résolument déplacé ses soupçons des membres de l'équipage de l'*Eldorado* pour les porter sur les trois « clowns ». Des « clowns » qui, probablement, n'avaient jamais fait rire personne.

Lorsqu'il avait demandé à « Fidel » pourquoi le trio avait été baptisé ainsi, l'homme à la tête de boxer triste s'était contenté de répondre :

— Attendez de les voir... Attendez de les voir...

La patience n'avait jamais été au nombre des qualités de Morane et Ballantine. Plutôt que d'attendre le bon plaisir des « clowns » pour faire leur connaissance, ils avaient décidé de se mettre à leur recherche.

L'un des trois était responsable, vis-à-vis de Bob – et ce dernier en aurait maintenant mis sa main au feu –, d'une chemise déchirée à l'épaule. Et Morane n'avait jamais aimé qu'on lui déchire ses chemises sans même un mot d'excuse.

Pourtant, avant de rechercher le trio, qui commençait sérieusement à les intriguer, Bill et Morane avaient décidé de se familiariser avec la topographie du bateau.

Ils avaient donc quitté la timonerie, abandonnant Zingg à son quart en compagnie d'un thermos de café bouillant et d'une épaisse *Encyclopédie de la poésie française*, laquelle, avait soufflé Castro aux oreilles des deux amis, ne quittait jamais le Suédois. Tandis que « Fidel » regagnait sa cabine, à l'arrière du bateau, Morane et Ballantine s'étaient donc attardés sur la passerelle du château central, laissant l'homme à la tête de boxer nostalgique se perdre dans la nuit qui enveloppait le pont de l'*Eldorado*.

— On y va ? chuchota l'Écossais, quelques secondes plus tard.

Pour toute réponse, Bob pressa de la main le poignet de son compagnon, puis il se mit à descendre silencieusement les degrés de

l'échelle donnant accès aux différentes parties du château central.

Derrière la timonerie, adossée à la seule cloison « aveugle » du poste de commandement, se trouvait la cabine radio. Un étage plus bas, les cabines de Frizo et du capitaine en second, un certain Heitor Matos que Bob et Bill n'avaient pas encore eu l'occasion de rencontrer. Au niveau du pont, au « rez-de-chaussée », en quelque sorte, il y avait la cabine des officiers mécaniciens – deux hommes –, ainsi que le carré. La cuisine était située directement sous le château central, et un escalier reliait évidemment l'ancre du coq au carré des officiers. À côté de la cuisine s'ouvraient les portes de la cambuse, avec ses réserves de vivres, et d'une vaste chambre frigorifique. En face, deux cabines étroites servaient de logements au cuisinier et au steward. Enfin, de part et d'autre de la superstructure du château central, il y avait les cales. Et, quelque part dans l'une d'elles, les armes destinées à Tumbaga.

— On jette un petit coup d'œil sur l'artillerie ? demanda doucement Ballantine, alors que Morane et lui s'étaient immobilisés au pied de l'escalier menant au pont.

— Pourquoi ? fit Bob sur le même ton.

— Ben...

— Ne nous mêlons pas des affaires de Frizo, mon vieux. Pour ce que nous en savons, elles sont parfaitement légales...

Dans la lumière jaune de l'ampoule électrique éclairant la coursive, Morane vit un sourire ironique courir sur le visage du colosse.

— Parce que vous avez l'habitude de ne pas vous mêler des affaires des autres, hein ? murmura Bill.

Bob haussa celle de ses épaules qui n'était pas douloureuse.

— J'ai juste un compte à régler avec un grossier merle qui transforme les chemises neuves en vieux chiffons, c'est tout, dit-il avec douceur.

— C'est tout..., singea l'Écossais, en riant silencieusement. Ben, alors, allons-y gaiement !

Ils regagnèrent le pont. À l'est, la mer faisait penser à de l'or en fusion. En quelques minutes, l'aube s'était emparée de la nuit qu'elle dévorait à belles dents.

Les deux hommes savaient à peu près où trouver les « clowns ». D'après ce que leur avait dit Castro, le trio occupait deux cabines dont les hublots donnaient sur l'arrière du bâtiment. Ils escaladèrent une échelle, dépassèrent la grosse cheminée qui vomissait des relents de mazout brûlé, dégringolèrent une autre volée d'échelons, et découvrirent finalement les petites fenêtres rondes.

— Y a des rideaux, constata Ballantine à mi-voix.

Il avait toujours eu un chic certain pour souligner les évidences. Il

y avait des rideaux, en effet, et ils étaient tirés.

— Un coup pour rien, murmura le colosse. On fait marche arrière ?

— Arrière toute ! renvoya Bob.

Ils refirent en sens inverse le chemin qu'ils venaient de parcourir, puis passèrent sous le pont. De part et d'autre de la coursive, il y avait dix cabines, cinq de chaque côté. L'une d'elles était la leur, et ils ne prirent donc pas la peine d'en pousser la porte. Mais ils ouvrirent doucement les neuf autres. Du moins tentèrent-ils de le faire. Sur les neuf portes, deux se révélèrent fermées de l'intérieur.

— Faut pas chercher plus loin, souffla Bill.

— Inutile, convint Bob.

L'index replié, il frappa trois coups légers sur le battant métallique d'une des deux portes. Une voix étouffée s'éleva de l'intérieur :

— C'que c'est ?...

Morane ne répondit pas. Se tournant vers Ballantine, il se mit un doigt sur les lèvres, et le géant acquiesça d'un signe de tête. Si l'occupant de la cabine était un rien curieux, il finirait bien par ouvrir. Bob frappa de nouveau. Trois petits coups. Il y eut un bref grincement de métal contre le métal, et la porte s'ouvrit. Une tête apparut alors dans l'entrebâillement.

Résolument, Morane exerça une forte poussée sur le battant qui s'écarta largement, tandis que le type qui venait d'ouvrir était forcé de faire un pas en arrière.

Suivi de Bill, Bob fonça dans la cabine. Derrière lui, le colosse referma doucement la porte. Pas la moindre parole n'avait été échangée. C'eût été inutile, d'ailleurs : le type qui se trouvait devant les deux amis arborait un menton gonflé et bleuâtre.

Un menton qui valait n'importe quel discours...

IX

Ce fut Morane qui parla le premier.

— Tu trouves qu'il a l'air d'un clown ? demanda-t-il à Ballantine, comme si son compagnon et lui eussent été seuls dans la cabine.

— Pas précisément, répondit Bill en dévisageant tranquillement le type au menton abîmé. À vrai dire, non, je ne trouve pas... L'a les cheveux un peu longuets, peut-être, mais ça ne veut pas dire charrette...

— Juste, murmura Bob. Einstein aussi portait les cheveux longs...

— Tout est relatif, souligna l'Écossais, qui avait de l'instruction.

— $E = mc^2$, laissa tomber Morane qui n'en avait pas moins et qui, par ailleurs, aimait la précision.

— Comme vous dites, reconnut Ballantine.

L'autre n'avait pas pipé mot. Il était noir de poil et portait effectivement des cheveux longs et raides, en masse épaisse qui lui tombait sur les épaules. Il avait à peu près une tête de moins que Bob, pas beaucoup plus de vingt-cinq ans, et il était maigre comme une épine dorsale de hareng saur. Ses yeux pâles, d'un curieux gris délavé, et son visage en lame de couteau, étaient absolument dénués d'expression.

Faisant deux pas en arrière, il s'adossa à la cloison métallique, en face des deux amis, entre une table, dont l'unique pied était vissé au plancher, et un petit évier de faïence gris de crasse.

Manifestement, il n'était pas bavard.

Morane enfonça ses mains dans les poches de ses *jeans*, des *Levi's*, comme ceux du type, et il envoya avec douceur :

— J'ai deux petites choses à vous dire, monsieur... ?

En dépit de la perche qu'on lui tendait afin qu'il déclînât son identité, le type s'obstina à ne pas ouvrir la bouche. Morane poussa un bref soupir et reprit sur un ton badin :

— Vous avez déchiré une de mes chemises préférées... et vous cherchiez quelque chose dans notre cabine...

Pas de réponse. Le bonhomme était aussi silencieux que la table et l'évier réunis.

— L'a peut-être avalé sa langue, suggéra Bill. Z'auriez pas dû frapper si fort, commandant...

Le type ferma les yeux. Une expression de lassitude altéra ses traits, effaçant l'impassibilité de son visage, et il murmura :

— C'est fou ce que vous pouvez être drôles, tous les deux !...

— Hé ! s'exclama Ballantine. Y cause !...

Juste à ce moment, la porte de la cabine s'ouvrit, pour se refermer presque aussitôt.

L'homme qui venait de se glisser dans la petite pièce s'appuya du dos contre le battant de la porte qu'il avait repoussé avec une vivacité animale. Il ne mesurait pas plus d'un mètre soixante, et il portait un incroyable costume rose bonbon, fortement serré à la taille, avec des épaulettes filant en pointes vers le plafond. Un blondinet : les cheveux rares plaqués sur la tête et séparés sur le côté par une raie impeccable, comme tracée à la pointe sèche dans la peau lisse et rose du crâne. Un visage bouffi de vieux bébé méchant. Des paupières qui clignotaient sans arrêt sur des yeux globuleux de porcelaine bleue. Il tenait à la main un Browning G. P., qui paraissait beaucoup trop grand et trop lourd pour lui et qu'il ne cessait pas un instant d'agiter dans tous les sens.

Un petit nerveux, décréta Morane, qui s'était tourné vers le nouveau venu. Un malade, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, et qui aurait certainement été plus à sa place dans un asile psychiatrique.

L'atmosphère s'était subitement tendue, et Bob se demanda tout à coup s'ils n'avaient pas été fort imprudents, Bill et lui, en pénétrant dans cette cabine avec leurs poings pour seul viatique.

Mais, après tout, et jusqu'à présent, il n'y avait pas grand-chose entre ces hommes et eux. Juste une chemise déchirée, un peu de peau arrachée à une épaule et un menton qui virait tout doucement au violet.

Ouais... Presque rien... Si on oubliait...

... Si on oubliait le G. P. et les treize cartouches que pouvait loger son chargeur.

— Écoutez, vous deux, murmura le type aux longs cheveux. Écoutez...

Morane se retourna de nouveau, son regard abandonnant le blondinet pour se poser sur le visage inexpressif de l'homme qui venait de parler, et qui répétait :

— Écoutez... Curly adore une chose : c'est se servir de son soufflant...

Derrière Bob, il y eut un grognement. Curly marquait son accord aux paroles de son compère. Celui-ci poursuivit :

— Vous aller reculer jusque-là... oui... jusqu'aux couchettes, et vous y asseoir, bien sagement... Croyez-moi, Curly adore réellement se servir de son soufflant, et il en use fort bien... Ne lui en donnez pas l'occasion si vous voulez sortir d'ici vivants...

Un bref coup d'œil échangé par Bob et Bill, et ils firent marche arrière, lentement, jusqu'au moment où leurs mollets touchèrent la couchette inférieure. Ils s'assirent.

Le type aux longs cheveux quitta sa place, entre l'évier et la table, et gagna la porte en trois pas. Le blondinet n'avait pas cessé d'agiter

son pistolet automatique dans la direction des deux amis.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Moss ? demanda-t-il.

— Tu le sais très bien, Curly, répondit le chevelu. C'est pas à nous de décider...

Le dénommé Moss ouvrit la porte et garda une main sur la poignée, tout en reprenant :

— Tiens-les à l'œil... J'en ai pour une minute...

Curly avait l'air déçu.

— Tu ne veux pas que je les descende, Moss ? murmura-t-il.

— Fais pas l'imbécile...

— Quel est celui qui t'a frappé ?

— Ça, c'est mon affaire.

Moss entrebâilla la porte un peu plus, se pencha au-dehors pour inspecter la courside. Puis, après un dernier « Fais pas l'imbécile, Curly... », il se glissa hors de la cabine.

Morane et Ballantine se retrouvèrent seuls avec le clown rose. Il avait l'air aussi inoffensif qu'un serpent à sonnettes.

— Vous avez vraiment fait naufrage, les gars ? demanda-t-il en désignant Bob et Bill du canon de son arme.

— Non, grogna le colosse aux cheveux rouges. C'était de la frime...

— Comment ça ? fit Curly.

— C'est la C. I. A. qui nous a envoyés.

— Sans blague ?

Impossible de savoir ce que pensait vraiment le blondinet. L'Écossais répondit :

— Parole !...

— Vous êtes vraiment de la C. I. A. ? questionna Curly.

— Ça se voit pas ? jeta Bill.

Et, comme l'autre se contentait de fixer sur lui le regard impavide et froid de ses yeux de porcelaine bleue, Ballantine poursuivit, sérieux comme un pape :

— On est en mission spéciale.

— Sans blague ? dit Curly.

Son vocabulaire paraissait nettement limité, et Bill l'imita.

— Parole !... fit-il encore.

— Et c'est quoi, cette mission ?

— Top Secret ! souffla le colosse en se penchant en avant.

Il s'agissait d'un mouvement purement machinal. Il arracha cependant au blondinet un « Tiens-toi tranquille, rouquin ! » qui claqua dans la cabine comme un coup de fouet.

Curly s'était raidi, le dos appuyé contre le battant de la porte, un pied en avant, le canon de son automatique soudain immobile, braqué sur la poitrine de Bill qui se redressa avec une prudente lenteur.

L'espace d'un instant, Morane fut persuadé que le blondinet allait tirer, et il se raidit, pour se préparer à bondir en avant.

Avec une netteté douloureuse, Bob distinguait l'index crispé sur la détente, la peau qui blanchissait à la jointure des phalanges. Puis, Curly parut se relâcher, et il murmura, d'une voix légèrement enrouée, en se passant la langue sur les lèvres :

— Ne recommence jamais un truc comme ça, rouquin... Tas failli avaler ton acte de naissance...

En compensation, Bill avala sa salive. Sa voix était pourtant moins rauque que celle du petit homme, lorsqu'il laissa tomber négligemment :

— Oh ! ça m'est déjà arrivé quelques fois... De faillir, bien sûr...

— Peut-être, admit Curly, peut-être... Mais, avec moi, c'est la première fois, rouquin, et il n'y aura pas de seconde fois...

Il agitait de nouveau le G. P., revenant à la charge :

— Alors ?... Cette histoire de mission strictement confidentielle ?

— J'ai cru que ça ne t'intéressait pas.

— Au contraire, rouquin, au contraire...

— Bon, fit Ballantine. La C. I. A. a décidé de payer un nouveau costard à tous ses agents...

Précautionneusement, sans la moindre brusquerie, l'Écossais pointa un index sur le blondinet, désignant l'effarant costume rose bonbon, et il ajouta sans rire :

— Un truc comme le tien, tu vois ?

Une vilaine lueur passa dans les yeux de porcelaine dont le bleu s'assombrit. Morane pensa que Bill y allait un peu fort. Provoquer un dingue comme Curly, c'était jongler avec des bâtons de dynamite au milieu d'un incendie.

— Tu te fous de moi, hein ? grinça le petit homme qui s'était figé.

— Pas du tout, assura calmement l'Écossais. Tu portes exactement le genre de costard que recherche la C. I. A. pour aider ses agents à passer inaperçus... Tu piges ?

— Écoute, rouquin...

— Où tu l'as acheté, ton costard ? coupa Ballantine. Dans les coulisses de chez Medrano ?... Aux puces ?...

— Écoute, rouquin...

— Mais tu ne connais sûrement pas ça, les Puces. Ni Medrano d'ailleurs... Non, je suis sûr que tu as piqué tes loques à un cabotin qui faisait les tournées de province, entre Port-Royal et Falmouth, pas vrai ? Tu...

La porte s'ouvrit derrière Curly, et le blondinet fit un pas en avant, raide comme un automate, pâle comme un mannequin de cire. Moss pénétra dans la cabine. Le regard de ses yeux délavés glissa sur Morane, puis sur Ballantine, pour s'arrêter finalement sur son

complice.

— Ça ne va pas, Curly ? murmura-t-il.

— Je vais le tuer, crissa la voix du blondinet qui pointait le menton vers Ballantine. Je vais le tuer !...

Tout juste un chat qui miaulait. La réaction de Moss fut étrange, aux yeux de Bob et Bill. Il murmura :

— Mais oui, Curly, mais oui...

Ensuite, il sortit de la poche de sa veste le frère jumeau du G. P. que le petit homme au complet rose braquait sur Ballantine, et il en menaça les deux amis.

— Faut pas énerver Curly, dit-il doucement. Je vous avais prévenus, tous les deux : il n'y a rien qu'il aime comme se servir de son soufflant...

Un sourire froid tordit les lèvres minces de Moss.

— Heureusement pour vous que je connais mon Curly, reprit-il. Son feu n'est pas chargé... Vous comprenez ?

Dans le silence qui suivit cette déclaration, le sourire de Moss s'accroissait, jusqu'à devenir une grimace qui n'avait plus rien de joyeux.

— L'automatique de Curly est rarement chargé, reprit encore le grand type maigre. Curly ne reçoit des cartouches que lorsque c'est vraiment nécessaire... Il est trop émotif, n'est-ce pas, Curly ?

— Une seule !... grinça le blondinet. Une seule !... Je t'en prie, Moss... Donne-moi une seule cartouche... Juste pour descendre ce... ce...

Moss tapota gentiment l'épaule du petit homme.

— Ttt ! ttt ! fit-il. Calme-toi, Curly... Calme-toi, mon vieux. Je t'en passerai peut-être une tout à l'heure, de cartouche...

Puis, à Bob et Bill, et tandis que son sourire s'effaçait :

— Debout, maintenant, vous deux ! On va passer à côté... Et je vous préviens : *mon* pistolet, à moi, est chargé !

Morane et Ballantine se redressèrent. C'est à ce moment-là seulement que Bob s'aperçut qu'il était inondé de sueur. Elle mouillait sa chemise, du dessous des aisselles jusqu'aux hanches.

Évidemment, le jour était levé maintenant, et il commençait à faire chaud... Très chaud... Trop chaud...

*

Pris séparément, Moss n'avait rien d'un clown.

Considéré de la même manière, Curly était certes inquiétant, mais ce n'était pas là non plus les caractéristiques d'un Auguste tel qu'on l'imagine généralement.

Quant à Maman Teresa – Ma pour les intimes –, si elle était

parfaitement monstrueuse, tant au physique qu'au moral, il ne serait cependant venu à l'idée de personne de chercher en elle quelque chose qui eût permis de l'assimiler elle aussi à un clown. Et le fait qu'elle était femme ne changeait rien à l'affaire.

Ensemble, par contre, Maman Teresa, Curly et Moss formaient un trio qui aurait pu se produire sur la piste d'un cirque et, en les voyant réunis pour la première fois, Morane comprit pourquoi Pablo « Fidel » Castro, l'homme à la tête de boxer triste, leur avait donné le titre de clowns.

Clowns, donc, peut-être... Mais ce qui était certain, en tout cas, c'est que c'était plutôt le genre de clowns à faire pleurer. Ou hurler de terreur.

Le G. P. de Moss dans le dos, Bob et Bill étaient passés dans la course et, de là, dans la cabine où les attendait Maman Teresa.

À ce moment-là, les deux amis ignoraient tout de Ma. Plus tard, ils apprirent qu'elle avait brillamment entamé une carrière de championne de catch, en Amérique du Nord, jusqu'à l'époque où son poids sans cesse croissant l'avait forcée à abandonner définitivement le ring. Elle cassait trop de planches en retombant.

Elle n'avait jamais perdu un seul combat, et lorsqu'elle gagna son dernier match, à Two Harbors (Minnesota), Mama Teresa faisait déjà ses quelque cent trente-cinq kilos en petite tenue.

Du catch, Ma passa aux affaires, dont la pratique lui apparut assez semblable à celle du sport élégant qu'elle avait dû laisser tomber. Là aussi, son agressivité naturelle, ainsi que son absence totale de sensibilité, se révélèrent extrêmement utiles.

D'ailleurs, du catch, où presque toutes les prises sont permises, Ma avait également emprunté les règles simplistes pour les appliquer à la gestion de ses affaires, lesquelles devinrent rapidement prospères. Il s'agissait, bien entendu, de ce genre d'affaires où aucun coup n'est défendu, et lorsque le bilan de chacune d'entre elles était établi, il était bien rare de n'y point voir figurer quelques cadavres...

Lorsque Bob et Bill furent mis en présence de cette intéressante personne, Maman Teresa était vêtue d'une robe de satin brillant très serrée, couleur aile-de-pigeon. Malgré la chaleur, presque suffocante dans la petite cabine où trônait l'ancienne championne de catch, un châle de mohair lui recouvrait les épaules. Ses mains courtes et boudinées, épaisses comme des jambons, étaient couvertes de bagues à ce point époustouflantes qu'on n'eût pu dire si elles étaient vraies ou fausses.

Elle était installée sur l'unique couchette, les pieds à quelques centimètres du sol, le dos enfoncé dans une pile de coussins et d'oreillers. Elle avait un faible pour les pistaches, Ma, et elle en maintenait une pleine boîte dans son giron, y puisant abondamment et

croquant les petites graines parfumées dans un mouvement bovin, lent, mais ininterrompu, de ses lourdes mâchoires.

Elle pesait exactement deux cent vingt-quatre kilos. Et il n'y avait aucune raison pour qu'elle s'arrêtât en si bon chemin.

Même s'ils ignoraient ce détail, Bob et Bill comprirent tout de suite qu'ils allaient avoir affaire à une femme de poids.

Une balance était inutile.

Il suffisait d'un coup d'œil.

*

Maman Teresa leva une de ses mains aux doigts boudinés surchargés de bagues, et, l'auriculaire légèrement écarté, introduisit délicatement une pistache entre les lèvres de sa petite bouche gourmande.

— Essayons de ne pas perdre notre temps, messieurs, dit-elle.

Elle possédait une voix douce et chantante, inattendue dans cette masse de chair et de graisse étalée sur le lit. Elle ajouta :

— Vous êtes ici pour les armes, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, répondit Morane.

— Vous semblez oublier que nous sommes des naufragés, appuya Ballantine.

Ma fit entendre un petit gloussement. Son bras, où les bourrelets succédaient aux bourrelets, plongea vers son giron, ses doigts happèrent une nouvelle pistache, filèrent vers ses lèvres, tandis qu'elle reprenait avec calme :

— Je vois les choses comme ceci : votre bateau, dans l'état où il se trouve actuellement, a été largué par hélicoptère au point où l'*Eldorado* vous a croisés, et cela après la tempête. Il ne vous restait plus qu'à attendre notre passage...

Elle ne laissa pas aux deux amis le temps de répondre quoi que ce soit, car elle enchaîna par une question :

— Pour qui travaillez-vous ?

Morane et Ballantine échangèrent un regard mi-surpris, mi-amusé. La brave dame avait de l'imagination, on aurait difficilement pu prétendre le contraire. Bob reporta son attention sur l'ex-championne de catch, et ce fut lui qui répondit, d'une voix paisible :

— Vous paraît-il réellement impossible d'admettre que nous ayons bel et bien été pris, mon ami et moi, dans la tornade d'hier ?

— Et qu'on a même failli y rester, ronchonna Bill.

Derrière eux, près de la porte, le blondinet s'agita.

— Tu veux que je les fasse causer, Ma ? demanda-t-il sur un ton empressé. Hein ? Tu veux que je les oblige à vider leur sac, Ma ?

— Ça va, Curly, fit la voix de Moss, qui se trouvait également derrière Bob et Bill.

— Calme-toi, petit, dit doucement Maman Teresa. Calme-toi... On n'en est pas encore là... *Pas encore...*

Puis, à Morane, et tandis que ses doigts épais comme des saucisses fourrageaient distraitement dans la boîte de pistaches :

— Deux raisons me poussent à refuser votre version des faits, monsieur... ?

Elle regarda Bob, le sourcil interrogatif, puis son regard glissa vers Bill.

— Messieurs... ? fit-elle, le sourcil en suspens, une pistache entre les dents.

— Morane, déclina sèchement Bob.

— Ballantine, grogna Bill.

— Et, si vous vouliez en savoir davantage à notre sujet, reprit tout de suite Morane, il n'était pas du tout nécessaire de faire fouiller notre cabine pendant que nous dormions. Suffisait de nous poser la question. De plus, vous...

Ma leva une main grasse, plus que potelée, et nettement autoritaire.

— Laissez-moi terminer, dit-elle, laissez-moi terminer... Deux raisons, je vous l'ai dit, m'empêchent de croire à votre conte. La première, c'est que votre soi-disant naufrage me paraît un peu trop providentiel. Vous voilà en perdition, juste au moment où l'*Eldorado* croise dans les parages... Et il se trouve que l'*Eldorado* transporte justement des armes à destination de Tumbaga... Curieuses coïncidences, pas vrai ?

Bob poussa un bref soupir. Mais Maman Teresa poursuivait :

— La seconde raison, messieurs, c'est que vous n'avez pas du tout l'air d'être ce pour quoi vous voulez vous faire passer...

Une pistache fila entre les lèvres couleur de prune mûre de l'énorme bonne femme, qui continua :

— Vous, deux amateurs de voile un peu idiots, se laissant surprendre par une tempête, alors qu'il vous suffisait d'écouter la météo pour l'éviter ! Allons, laissez-moi rire, messieurs... Laissez-moi rire !...

Elle s'esclaffa, en effet : deux ou trois gloussements de poule hystérique agitèrent son opulente poitrine. Mais ses yeux, de petits yeux noirs et brillants, ne riaient pas le moins du monde.

— Voyez-vous, reprit-elle, il se fait que je m'y connais en hommes. Je m'y connais même fort bien, messieurs. Et vous n'avez rien, mais rien du tout, des imbéciles que vous faites semblant d'être...

C'était flatteur, d'une certaine manière. Et Morane pensa qu'elle n'avait pas tout à fait tort, Ma. Fallait être de fameux imbéciles, c'était vrai, pour vouloir traverser la mer des Caraïbes alors que la météo retenait tous les bateaux au port. Et pourtant, c'était exactement ce

que Bill et lui avaient fait. Mais allez donc expliquer ça à cette masse de gélatine !...

Une fois de plus, Bob soupira. Et une fois de plus, l'ex-championne de catch lança :

— Allons, soyons sérieux, messieurs... Pour qui travaillez-vous ?

— On ne travaille pas, nous, jeta Ballantine. D'abord, le travail, ça nous fatigue. Et puis...

Cette fois, ce fut Maman Teresa qui soupira. Un petit soupir qui franchit péniblement ses lèvres soudain pincées.

— Curly ? dit-elle.

— Oui, Ma ?

— Je crois que tu vas pouvoir t'amuser un peu.

Morane et Ballantine tournèrent la tête vers le blondinet. Il frétillait littéralement sur place.

— C'est vrai ? fit-il, tandis que ses yeux de porcelaine bleue se mettaient subitement à briller de plaisir. Tu veux dire que... ?

— Oui, mon petit, fit la voix douce et chantante de la dondon. Je veux absolument savoir pour qui travaillent ces messieurs et, comme ils ont l'air un peu obstinés, je crois que tu...

Adossé à la porte de la cabine, Moss interrompit l'aimable mastodonte en agitant le G. P. qu'il n'avait pas cessé un seul instant de braquer sur Bob et Bill.

— Ma ? dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, Moss ?

La voix était grondeuse. Visiblement, Maman Teresa n'aimait pas être interrompue.

Cependant, Moss avait tendu le bras, sans s'émouvoir, montrant le bracelet-montre à son poignet.

— Tu n'oublies pas l'heure ? demanda-t-il dans un murmure.

Morane reporta son attention sur Ma. Elle déplaça sa boîte de pistaches, fouilla son giron, en tira un oignon, une de ces grosses montres anciennes, au verre bombé, qu'elle portait accrochée à un ruban de soie noire passant autour de son cou dans les plis duquel il se perdait. Elle consulta le cadran de la tocante, et une petite moue de contrariété déforma ses lèvres.

— Oh, Moss ! geignit le blondinet sur un ton de reproche.

— Moss a raison, Curly, dit fermement Maman Teresa. Le temps passe, et l'heure approche...

L'oignon à la main, le mastodonte femelle posa un regard distrait sur Bob, en murmurant pensivement :

— Nous reprendrons cette conversation, monsieur Morane... Mais, en attendant, vous et votre ami allez nous accompagner...

Son regard passa par-dessus Bob, tandis qu'elle lançait :

— Moss !

— Oui, Ma ?

— Donne deux cartouches à Curly.

— Oh, Ma ! fit la voix du blondinet sur un ton extatique.

— Ne t'énerve pas, mon petit... Ne t'énerve pas... Et souviens-toi : tu ne tireras que lorsque je te le dirai. Tu m'as bien comprise, n'est-ce pas ? Quand je te le dirai !

— Oui, Ma.

Une fois de plus, les petits yeux noirs et brillants de l'ancienne catcheuse cherchèrent le regard de Morane.

— Écoutez-moi bien, maintenant, monsieur Morane, dit-elle, et vous aussi, monsieur Ballantine. Nous allons quitter cette cabine...

S'interrompant, Maman Teresa posa la boîte de pistaches sur le lit, à côté d'elle, puis sa main fila prestement sous un oreiller pour réparaître, un instant plus tard, armée d'un Browning G. P., exactement semblable à ceux de Moss et de Curly. Ma fit alors glisser le châle de mohair qui recouvrait les collines nues et gélatineuses de ses épaules flasques, pour le disposer en drapé artistique sur son bras droit, dissimulant ainsi sous les plis de la laine légère l'arme qu'elle venait de prendre. Ensuite, d'un seul mouvement, elle se mit debout, faisant trembler le plancher de la cabine sous son poids. Le lit, débarrassé soudain des quatre cent quarante-huit livres qui l'écrasaient une seconde plus tôt, émit un long gémissement de gratitude.

Morane et Ballantine furent surpris : debout, Ma faisait facilement ses cent quatre-vingt-cinq centimètres en souliers à talons plats genre chaussons pour ballerine géante.

Une grande dame, en quelque sorte...

— Nous allons donc quitter cette cabine, reprit-elle en dévisageant tour à tour les deux amis debout en face d'elle, et nous allons effectuer un petit travail à l'extérieur... Je vous crois fort capables, messieurs, de tenter n'importe quoi pour retourner la situation à votre avantage, et je voudrais vous en dissuader... J'espère pour vous que vous me croirez si je vous dis que nous sommes prêts à vous abattre sur place au moindre geste suspect de votre part.

Ni Morane ni Ballantine ne pipaient mot. Ils auraient mis la main au feu que, quand Maman Teresa parlait d'abattre quelqu'un sur place, cela équivalait pour elle à prononcer une parole d'évangile.

X

Le nez pointé au sud, l'*Eldorado* fendait l'indigo de l'océan, filant ses douze nœuds sans forcer.

Très loin en avant, la mer butait contre une masse foncée, mi-bleue, mi-violette, qui se précisait cependant de minute en minute : la côte nord de Tumbaga.

— J'comprends pas, grogna Ballantine à mi-voix. On approche de Tumbaga, maintenant... Qu'est-ce qu'ils attendent, nos trois comiques, hein ?

Morane ne répondit pas. Bill et lui étaient accoudés au bastingage bâbord de la plage avant, là où Maman Teresa leur avait ordonné de se tenir. Derrière eux, à quelques pas seulement, adossé à une manche à air, Moss ne les quittait pas des yeux, une main enfoncée dans une des poches de son veston. Derrière eux encore, mais appuyé au bastingage tribord, Curly n'en finissait pas de se trémousser, les regards de ses yeux de porcelaine bleue fixés eux aussi sur les deux amis.

Les mains sagement posées sur la large bordure métallique du bastingage, Morane tourna la tête dans la direction du château central. Derrière les vitres du poste de commandement, il aperçut une silhouette, des cheveux très clairs : Zingg, le Suédois, n'avait pas encore terminé son quart.

Un homme sortit du carré des officiers et prit pied sur le pont. Il leva la tête et examina longuement le ciel, un seau à la main. Puis il alla vider le seau par-dessus bord. Apercevant Bob et Bill à l'avant, il leur adressa de la main un geste amical, auquel les deux hommes répondirent.

La vie sur le cargo avait repris avec le lever du soleil.

Mais où donc était passée Ma ?

À l'instant où Morane se posait la question, Ballantine murmura, comme s'il avait pu deviner les pensées de son compagnon :

— J'donnerais gros pour savoir où se trouve ce charmant p'tit bout d'femme...

Puis, sur le même ton, et après avoir promené ses regards autour de lui :

— C'que vous pensez de tout ça, commandant ?

— Probablement la même chose que toi, mon vieux : ces trois-là sont aussi dangereux que des requins affamés !

— Et nous... ? fit le colosse aux cheveux rouges.

Ils parlaient à voix basse. L'eau et le vent, de même que le ronronnement sourd des machines, couvraient aisément le son de leur voix.

— Quel rôle tient-on dans cette pièce ? précisa Bill.

— Le bon, évidemment !

— J'cause sérieusement, moi...

— Puisque tu veux tout savoir, je suis perplexe...

— Sans blague ?

— Tu te mets à parler comme Curly, maintenant ?

— Non, sérieusement, commandant ?

— Je vais te dire : il va bientôt y avoir trois camps sur ce bateau : Frizo et son équipage, d'un côté ; Ma et ses deux bonshommes, de l'autre...

— Et le troisième camp ? interrogea l'Écossais.

— Toi et moi.

— On ne joue pas avec Frizo ?

Morane soupira.

— Justement, dit-il. Je ne sais pas encore... Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Vous savez bien que je suis d'accord avec vous d'avance, commandant, de toute façon, vous vous arrangez toujours pour avoir raison... Mais...

— Mais quoi ?

— Frizo nous a tirés du jus, vous et moi, faut pas l'oublier...

— D'accord. Je ne l'oubliais pas.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous fait hésiter ?

— Les armes, laissa tomber Bob.

— Les armes ? répéta Ballantine.

— Je n'ai pas la moindre sympathie pour ce genre de marchandise, précisa Morane.

— Oh ! fit le colosse, après tout, Frizo ne fait qu'en assurer le transport !

— Ouais... Mais, si tu suis la filière depuis le début, tu trouveras un banquier prospère – qui ne fait que financer la fabrication des armes. Un industriel – qui ne fait que les fabriquer. Des ouvriers – qui ne font que gagner leur pain. Des politiciens – qui ne font que dépenser l'argent des contribuables en achetant les armes en question...

Bill leva une main.

— N'en jetez plus ! fit-il. J'ai pigé !

Mais Bob poursuivait :

— Un Frizo – qui ne fait que transporter les armes. Deux braves types comme toi et moi – qui ne font, ou ne feront, qu'aider Frizo à sauvegarder son chargement...

Il chercha le regard de Ballantine avant de reprendre :

— Et tu sais comment ça se termine, cette chaîne ? Par un pauvre type étendu par terre, avec une balle dans la peau, et en train de

perdre son sang...

Bill haussa les épaules.

— Je sais, dit-il, je sais... Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, hein ? Je suis d'accord pour ne pas aider Frizo, si vous pensez comme ça... Mais soyez tranquille : Tumbaga finira quand même par avoir ses armes. Et si ce ne sont pas celles-ci, il y en aura d'autres... Pas vrai ?

— Tout à fait vrai, reconnut Morane, mais je ne vois pas pourquoi le gouvernement de Tumbaga devrait obtenir ses armes grâce à nous. Je sais parfaitement que toi et moi, nous ne changerons pas la face du monde. Pourtant...

Il se passa distraitement une main dans les cheveux, tout en enchaînant :

— ... pourtant, je ne vois pas non plus pourquoi nous devrions contribuer, toi et moi, à la rendre plus sinistre encore qu'elle ne l'est... Je veux parler de la face du monde.

— O. K., O. K., fit Ballantine sur un ton apaisant. La cause est entendue, mais...

Malgré lui, Bob sourit. Il savait déjà ce que Bill allait dire, avec son solide bon sens d'Écossais, sa manière bien à lui de replier les ailes de l'idéalisme pour voler au ras du sol, là où les choses se passent vraiment. Il ne s'agissait pas, de sa part, d'indifférence ou de mépris à l'égard des vrais problèmes, et Morane savait fort bien que son ami partageait bon nombre de ses propres convictions. Depuis le temps qu'ils jouaient tous deux les Don Quichotte, combattant ensemble les moulins à vent de la folie humaine, il l'avait largement prouvé. Mais le colosse était avant tout homme d'action.

Sa large face rougeaude barrée d'un pli soucieux entre les sourcils, Bill grogna :

— Qu'est-ce qu'on fiche, nous, dans tout ça, hein ?

— Nous..., commença Bob.

Il s'interrompit, tendit un bras par-dessus le bastingage et reprit :

— On attend la suite des événements... Et si tu veux mon avis, ils ne vont pas tarder à se précipiter !

Suivant des yeux la direction qu'indiquait son compagnon, l'Écossais découvrit à son tour, entre la côte encore lointaine et le cargo, une grosse vedette grise qui fonçait à toute vitesse vers l'*Eldorado*, en soulevant deux murs d'eau bouillonnante de chaque côté de son étrave.

Au même instant, les deux hommes *entendirent* le puissant ronflement du moteur de la vedette.

Alors, et alors seulement, ils réalisèrent tous deux que les machines du cargo s'étaient tues.

Se retournant, Bob regarda dans la direction de la timonerie. Derrière les vitres du poste de commandement, il reconnut la haute

silhouette de Zingg, avec ses cheveux de neige, et, à côté du jeune Suédois amateur de poésie française, une autre silhouette, énorme, large comme quatre hommes bien nourris.

Maman Teresa.

Quelque part dans le ciel, une mouette lança son cri déchirant.

*

Derrière Bob et Bill, la voix douce et posée de Moss s'éleva tout à coup, succédant au rôle de la mouette :

— Maintenant, mes jolis, c'est la minute de vérité...

Pour la première fois depuis leur rencontre, Morane décela une note d'excitation dans le ton du jeune truand. Celui-ci poursuivait :

— Vous allez tous les deux vous rendre là-haut, près de Ma, et en douceur. Curly et moi, nous vous suivrons... Et n'oubliez pas : le soufflant de Curly a tendance à partir tout seul !

Il n'y avait rien d'autre à faire, pour le moment, qu'obéir. Suivi de Bill, Bob se mit en marche le long du bastingage. Moss et Curly leur emboîtèrent le pas. Ils longèrent les écouteilles de la cale avant et, après avoir dépassé la *Carolina* arrimée près du mât de charge, ils enjambèrent une lourde chaîne tendue sur le pont et atteignirent le château central.

— Montez, dit Moss.

Ils grimpèrent, l'un derrière l'autre, accompagnés par les pétarades nerveuses de la vedette qui se rapprochait rapidement du cargo.

À la porte de la timonerie, Curly passa devant et poussa le battant vitré en lançant un joyeux :

— Ça va, Ma ?

Tous quatre, ils pénétrèrent à l'intérieur du poste de commandement.

Quatre autres personnes s'y trouvaient déjà : Ma, qui se tenait près du *chadburn*, son dos gigantesque collé à la baie vitrée, presque majestueuse dans sa robe de tissu brillant, couleur aile-de-pigeon ; Zingg, à la barre, profil tendu et mâchoires crispées, aussi immobile qu'une statue ; le capitaine Frizo aussi, dont le teint curieusement verdâtre témoignait sans doute d'une façon bien à lui d'être pâle ; et un autre homme à casquette galonnée, qui devait être le capitaine en second, cet Heitor Matos dont Morane et Ballantine avaient déjà entendu parler.

D'un geste, agitant son automatique, Moss invita les deux amis à s'aligner contre la paroi aveugle de la timonerie, et ils prirent place aux côtés de Frizo et de son second.

À l'instant où les nouveaux venus avaient pénétré dans la

timonerie, Frizo parlait, et il s'était interrompu tandis que Bob et Bill s'alignaient à côté de Matos et de lui-même. Mais il reprit, tout de suite après :

— Reuh, reuh... Vous ne vous en tirerez pas comme ça... Vous semblez oublier que l'équipage de ce bateau comprend quatorze hommes...

À l'autre bout de la pièce, Maman Teresa remua lentement un bras, celui sur lequel elle avait disposé le châle de mohair dont les plis dissimulaient le G. P., et elle précisa, d'une voix glacée :

— Treize, capitaine.

— Reuh, reuh... ? fit Frizo.

L'ex-championne de catch répéta tranquillement :

— Treize...

Ses lèvres en ventouses se plissèrent en un sourire angélique, tandis qu'elle poursuivait :

— Treize hommes, capitaine... Votre équipage comporte exactement treize hommes... Un chiffre excellent, quoi qu'en pensent certains...

Le regard des petits yeux noirs et brillants glissa du visage de Frizo à celui de Matos, puis il se posa sur Ballantine, sur Morane ensuite, s'attarda, parut hésiter, pour revenir finalement à Matos.

— Vous, dit doucement Ma, avancez d'un pas, s'il vous plaît...

Comme un automate, Heitor Matos fit un pas en avant. Il souriait, tout comme Maman Teresa, mais son sourire à lui était incertain, timide, un peu crispé. Manifestement, les événements le dépassaient. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants sous la casquette blanche, au visage sanguin barré d'une épaisse moustache. Rien du héros de bandes dessinées.

Maman Teresa reprit, de sa voix douce et froide, sans cesser de regarder fixement Heitor Matos, mais en s'adressant de toute évidence au capitaine Frizo :

— Vous avez fait stopper les machines, capitaine...

— Vous m'y avez forcé, grogna Frizo d'une voix blanche, et vous...

— Exactement, coupa Ma. Tout comme je vous forcerai à faire décharger les armes.

— Il y a des limites..., commença le capitaine, dont la fureur était telle qu'il en oubliait de toussoter.

Mais, une fois encore, Maman Teresa coupa, les yeux toujours rivés sur le second :

— Oui, capitaine, il y a en effet des limites, mais c'est moi qui les fixe.

Le mince cigarillo tordu, et maintenant éteint, qui était vissé entre les lèvres pincées de Bautista Rufino Frizo tremblota lorsque le

capitaine coassa d'une voix sèche, à demi étranglée :

— Je suis seul maître à bord...

— Vous trouvez ? ironisa Ma.

— ... et je ne ferai pas décharger les armes, termina le capitaine.

— Vraiment ? fit tranquillement la dondon.

Frizo se taisait.

— C'est votre dernier mot ? interrogea Ma.

Le capitaine ne pipa mot. Dans le court silence qui s'établit, le ronflement de la vedette se fit entendre, rageur. Le petit bâtiment ne devait plus être loin à présent. Maman Teresa lâcha un petit soupir, et le châle de mohair drapé sur son bras droit s'agita soudain.

— Curly ? fit-elle alors avec douceur.

— Oui, Ma ?

— Il est à toi, petit.

Près de la porte, le blondinet cligna des paupières sur ses yeux de porcelaine bleue. Il fit un pas en avant et tendit son bras armé pour désigner le second.

— Lui ? demanda-t-il.

— Oui, Curly.

— Pourquoi pas le rouquin, Ma ? s'enquit le blondinet, une note de désappointement dans la voix.

Maman Teresa sourit.

— Fais ce que je te dis, petit, et dépêche-toi. Dans cinq minutes, tout au plus, Paola sera ici...

— On y va, Ma, fit Curly en s'approchant du second, Heitor Matos n'avait pas cessé un seul instant de sourire, mais ce sourire était accroché à ses lèvres comme s'il ne lui appartenait pas vraiment. Il tourna la tête et lança un long regard derrière lui, à l'adresse du capitaine, comme pour appeler celui-ci à l'aide. Frizo leva une main, et le châle de mohair s'agita à nouveau sur le bras de Ma.

— Un instant !... lança le commandant de l'*Eldorado*.

— Si vous faites encore un seul geste, je vous descends.

La voix douce de Maman Teresa n'avait pas monté d'un ton, mais Frizo laissa retomber le bras avec lenteur et se figea, comme s'il eût été soudain changé en statue.

— Viens par ici, moustachu ! siffla Curly en empoignant le second par sa cravate.

Le tirant, il l'entraîna jusqu'à la porte où il le fit pirouetter, de manière à ce que Matos fit face aux autres. De son côté, d'un bond, Moss venait de s'élancer au centre de la timonerie. Menaçant de son G. P. les trois hommes adossés à la paroi, devant lui, il jeta :

— Tenez-vous tranquilles, vous autres !

Quant à Ma, son bras droit était maintenant dirigé vers Zingg, à qui elle dit à son tour :

— Toi, mon grand, si tu veux atteindre un âge avancé, tu as intérêt à tenir tes mains sur le gouvernail !... Vu ?...

— Vu..., souffla le Suédois, dont le visage était presque aussi pâle que ses cheveux.

La voix de Curly s'éleva alors.

— J'y vais, Ma ?

— Oui, petit.

Il y eut un coup de feu, et sa déflagration fit vibrer les vitres de la timonerie. Curly s'écarta de côté, comme s'il eût voulu que tout le monde pût jouir du spectacle.

Le dos à la porte, Heitor Matos avait porté les mains à la poitrine. Il fit un pas en avant, un second, puis s'immobilisa. Son sourire était toujours plaqué sur ses lèvres, et il y était encore lorsque le second de l'*Eldorado* plongea en avant, s'écroulant comme une masse sur le plancher métallique.

Quatre paires d'yeux écarquillés par l'incrédulité fixèrent le corps immobile d'Heitor Matos, le feu commandant en second de l'*Eldorado*.

— Vous voyez bien, capitaine, murmura alors Maman Teresa de sa voix douce, que votre équipage ne comporte que treize hommes...

Un ricanement strident souligna cette remarque et, se détournant de l'homme qu'il venait de tuer, Curly fixa sur Ma le regard admiratif de ses yeux de porcelaine bleue.

Au cours de sa vie, Morane en avait vu de toutes les couleurs, mais, contrairement à ce qui se passe pour la plupart des hommes habitués à côtoyer le mal sous toutes ses formes, il n'avait jamais pu se blinder tout à fait contre l'horreur, et celle-ci n'était pas arrivée à émousser son sens des valeurs humaines. Ce qui venait de se passer sous ses yeux le bouleversait profondément. Pourtant, il possédait assez de maîtrise de soi pour n'en rien laisser paraître.

À l'instant où le coup de feu avait éclaté, et tandis que, pour quelques secondes, l'odeur piquante de la poudre brûlée gommait celle des cigarillos du capitaine Frizo, Bob prit une décision.

En même temps, il leva la main, et ses doigts se refermèrent comme une pince d'acier sur le poignet de Ballantine, qui était prêt à bondir.

Les deux amis échangèrent un regard. Celui de Morane disait clairement : « Pas encore, Bill... Pas encore... »

XI

— Je veux, dit avec douceur Maman Teresa, ses petits yeux noirs et brillants vrillés dans ceux du capitaine Frizo, que dans trois minutes, pas une de plus, vos hommes soient rassemblés au pied du château central, devant les écoutilles. Tous, capitaine...

La grosse femme se tourna vers Zingg.

— Toi, mon grand, lui dit-elle, tu vas descendre le corps du second et le déposer à l'endroit où les hommes vont être rassemblés... Je t'autorise à leur raconter exactement comment les choses se sont passées. Tu m'as bien compris ?

Le grand Suédois déglutit péniblement et inclina la tête.

— Parfait, fit Ma.

Et elle lança aussitôt :

— Curly !

— Ma ?

— Tu vas accompagner ce garçon jusqu'en bas, puis tu reviendras ici.

— Très bien, Ma, acquiesça le tueur.

Chargeant sur ses épaules le cadavre d'Heitor Matos, Zingg quitta le poste de commandement, Curly sur les talons. La porte de la timonerie refermée, Maman Teresa se tourna de nouveau vers Frizo.

— Est-ce que nous commençons à nous comprendre, capitaine ? demanda-t-elle doucement.

— Reuh, reuh..., fit le commandant de l'*Eldorado*. Vous... vous êtes une... un monstre !...

Ma fit rouler la gélatine de ses gigantesques épaules, en un mouvement qu'elle voulait certainement désinvolte. Un gloussement amusé s'échappa de ses lèvres.

— Écoutez, capitaine, dit-elle, j'ai toujours eu horreur des compliments. Ne perdez donc pas votre temps à m'en faire.

Déplaçant son énorme masse, l'obèse fit deux pas de côté, puis appela :

— Moss !...

Le grand type aux cheveux longs n'avait cessé de tenir Morane, Ballantine et Frizo sous la menace de son automatique. Sans tourner la tête dans la direction de Maman Teresa, laquelle se trouvait maintenant tout près de la roue, il lança de sa voix posée, tranquille :

— Je t'écoute, Ma.

— Je les tiens à l'œil, tous les trois, petit. Toi, tu vas descendre et prêter main-forte à Paola...

— J'y vais, Ma...

Le G. P. au poing, Moss quitta à son tour le poste de

commandement. Dès qu'il fut sorti, la grosse femme interpella Frizo :

— Venez ici, capitaine, s'il vous plaît...

Elle eut un geste de la main qui tenait l'automatique, un petit mouvement arrondi du bras, presque élégant en dépit de sa taille et de son poids.

— Ne vous mettez pas dans ma ligne de tir, dit-elle, cela pourrait être très néfaste pour votre santé, capitaine... Là, très bien, comme ça... Parfait !... Vous pouvez vous arrêter là... où vous êtes...

Marchant le long des cloisons vitrées, le capitaine Frizo s'était approché de la roue, la mine sombre, les poings serrés, son cigarillo éteint au bec. Dans le poste de commandement inondé de soleil, les quatre personnes présentes formaient maintenant un triangle. À la base de celui-ci, de part et d'autre de la roue, Ma et Frizo ; au sommet, Morane et Ballantine.

Maman Teresa adressa un large sourire au capitaine.

— Je vous déconseille de vous lancer dans quelque action désespérée, dit-elle avec amabilité. Je me débrouille fort bien, croyez-le ou non, avec un pistolet. De plus, au premier coup de feu, Moss et Curly seraient fort capables de s'en prendre à vos hommes... Je me suis bien fait comprendre, capitaine ?

Avec répugnance, Frizo hocha affirmativement la tête.

— Bien, reprit Ma. Voici mes instructions, maintenant. Vous allez contacter votre maître d'équipage et lui donner l'ordre de rassembler vos hommes, comme prévu. Ensuite, vous me ficherez à l'eau l'épave de ces messieurs.

Un petit mouvement du bras dans la direction de Bob et Bill, puis Maman Teresa poursuivit :

— Vous aurez besoin des mâts de charge pour tirer les caisses d'armes de la cale, et l'épave gênerait la manœuvre. Je sais que les armes sont toutes dans la cale avant... Le transbordement se fera évidemment à bord de la vedette. Vous ferez également jeter à la mer les canots de sauvetage. Il y en a deux, n'est-ce pas ?

— Reuh, reuh... oui, grogna le commandant de l'*Eldorado*.

— À vous de convaincre vos hommes d'exécuter rapidement ces manœuvres, capitaine, et de travailler non seulement en vitesse, mais également en douceur. Je pense cependant que la vue des restes de leur capitaine en second leur fera comprendre la situation beaucoup mieux que ne le ferait un long discours... N'est-ce pas aussi votre avis ?

Frizo dédaigna de répondre à cette question, que l'obèse avait sans doute posée pour la forme, car elle enchaîna sans la moindre transition :

— Un mot encore, capitaine, pour que tout soit bien clair entre nous : lorsque Curly remontera, je lui demanderai d'aller faire un tour

dans votre cabine et d'y rafler les armes qui s'y trouvent. J'ai mis personnellement votre installation radio hors d'état de fonctionner, pour un bon moment du moins. Et, enfin, la vedette dont vous entendez les machines est équipée d'un petit canon dont j'ignore les caractéristiques techniques, mais qui devrait vous ôter toute envie de lancer l'*Eldorado* à notre poursuite...

Légèrement essoufflée par le long monologue qu'elle venait de débiter d'une seule traite, l'ex-championne de catch se tut. Pas pour longtemps, cependant. Presque tout de suite, elle reprit, désignant de sa main libre le combiné du téléphone intérieur qui permettait au poste de commandement de se mettre en liaison avec différentes parties du cargo :

— Je vous laisse la parole, capitaine...

Bautista Rufino Frizo n'eut pas un instant d'hésitation. Sa main se tendit vers le combiné et, les yeux perdus sur la ligne d'horizon tracée entre mer et ciel, il parla :

— Ici Frizo... Castro ?... Oui, le capitaine... Ça va... ça va... Passez-moi le maître d'équipage. Oui, tout de suite... Monsieur Pardo ? Bon... Écoutez-moi bien, monsieur Pardo... Écoutez-moi sans m'interrompre... Il y va de la vie de chacun des membres de l'équipage...

Bautista Rufino Frizo parla durant quarante-deux secondes, montre en main. À deux pas de lui, Maman Teresa l'écoutait attentivement, souriante, hochant la tête, faisant trembloter les chairs flasques de ses nombreux doublés mentons. Lorsque Frizo reposa le cornet de plastique du combiné téléphonique, elle lança avec satisfaction :

— Parfait, capitaine. Vous avez été très bien... Je n'aurais pas fait mieux.

Exactement comme si le commandant de l'*Eldorado* venait d'exécuter rien que pour elle, et avec brio, un numéro de claquettes, ou comme s'il avait fait un tour de passe-passe particulièrement bien réussi.

— Espérons que vos hommes sauront se montrer aussi raisonnables que vous, murmura la dondon en arborant son doux sourire angélique.

Juste à l'instant où Ma finissait de parler, le moteur de la vedette se tut, et le silence tomba sur le cargo.

Par comparaison avec le bruit du moteur maintenant éteint, c'était un silence pesant, semblable peut-être à celui qui aurait envahi le monde si celui-ci s'était soudain arrêté de tourner.

Mais le monde tournait toujours...

À quelques milles seulement de la côte de Tumbaga, deux bateaux se balançaient mollement sur l'indigo de la mer des Caraïbes, réputée

pour ses sautes d'humeur et les événements parfois étranges qui s'y déroulent...

XII

Un sourire niais sur son visage poupin de vieux bébé, Curly poussa la porte du poste de commandement. Avec son incroyable costard rose bonbon, chatoyant sous les rayons du soleil éclatant, il paraissait fin prêt pour se rendre à un bal costumé, déguisé en berlingot.

— C'est fait, Ma, lança-t-il de sa voix geignarde en franchissant le seuil de la timonerie.

Depuis qu'il avait accompagné Zingg au pied du château central, il était déjà remonté une fois, puis Maman Teresa l'avait chargé, comme prévu, de vider de ses armes la cabine du capitaine Frizo. Cette mission apparemment accomplie, il revenait, comme un petit chien bien dressé, se mettre aux ordres de sa maîtresse.

— Qu'est-ce que tu as fait des armes du capitaine, petit ? demanda doucement l'obèse.

— Je les ai balancées par-dessus bord, Ma, comme tu m'as dit de le faire.

— Vrai ?

— Vrai, Ma !

— Viens ici, ordonna Maman Teresa.

Traversant le poste, le blondinet s'approcha de la grosse femme, à contrecœur, semblait-il, en traînant les pieds comme s'il eût porté sur ses étroites épaules tout le poids du monde.

Dès que Curly fut à portée de main de l'ex-championne de catch, celle-ci l'attira prestement contre elle. Puis, sans cesser une seule seconde de surveiller Morane, Ballantine et le capitaine Frizo – ce dernier ayant rejoint les deux amis le long du mur aveugle de la timonerie –, elle fit, d'une secousse, pirouetter le petit homme et, le maintenant solidement contre son opulente poitrine, elle le fouilla avec dextérité de sa main libre.

Un instant plus tard, sa main jaillissait de dessous la veste rose, brandissant un petit Colt à canon court sous le nez de Curly, lequel affichait maintenant l'air penaud d'un gosse surpris en flagrant délit de chapardage.

Tranquillement, Ma enfouit dans les replis de sa robe de satin gris le revolver qu'elle venait de découvrir dans la poche du petit tueur. Sa main fila avec une vivacité surprenante, et une méchante gifle claqua sur la joue du blondinet qui, titubant, valsa en arrière, sur le point de s'écrouler. Il réussit néanmoins à conserver son équilibre et geignit :

— Oh, Ma !...

Des larmes de dépit, et peut-être de douleur, voilaient à présent le regard vide des yeux de porcelaine bleue. L'obèse s'arracha un profond soupir.

— C'est très laid de mentir, Curly, gronda-t-elle avec un imperturbable sérieux.

— Je n'ai plus qu'une cartouche, Ma, plaïda le petit homme d'un ton pleurard, en montrant le G. P. qu'il tenait à la main comme un jouet trop grand pour lui.

— Tu en auras d'autres si tu te tiens tranquille, promit Maman Teresa.

À travers les vitres, elle lança un rapide coup d'œil à l'extérieur, rapidement, pour reporter tout de suite son attention sur les trois hommes, de l'autre côté de la pièce.

— Tu vas descendre, reprit Ma sans regarder Curly, et tu diras à Moss que je veux le voir, ici, tout de suite...

— Je vais l'avertir, Ma, ronchonna le blondinet.

En reniflant, il quitta le poste de commandement. Ma se permit alors un sourire et promena les regards de ses petits yeux noirs et brillants sur Bob, Bill et Frizo. De l'index, elle se tapota pensivement la lèvre inférieure, et son ongle laqué de rouge sang emprunta au soleil un éclat de lumière qui le fit ressembler à un rubis.

— Je me demande..., commença-t-elle.

S'interrompant, elle laissa son regard s'appesantir sur Morane. Presque distraitement. Comme si elle ne le voyait pas vraiment. Puis, elle reprit, d'un ton songeur :

— Je me demande ce que je vais faire de vous, messieurs...

De nouveau, elle se tut. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut pour lancer, de manière abrupte :

— Dites-moi, capitaine, les eaux doivent être infestées de requins, dans ces parages, non ?

— Reuh, reuh..., toussota le commandant de l'*Eldorado*, je ne vous le fais pas dire, m...

Il hésita une seconde, puis il cracha avec mépris :

— ... *madame* !

Et il enchaîna, pointant agressivement son cigarillo éteint vers la grosse femme :

— Pour ma part, j'en ai rencontré trois au cours de cette traversée...

Les lèvres carminées de Maman Teresa s'arrondirent, tandis que les petits yeux méchants de l'ex-championne de catch fixaient Frizo avec une sorte d'étonnement. Puis, de manière inattendue, Ma se mit à glousser joyeusement, et les chairs flasques de ses lourdes épaules tressautèrent au rythme de son rire.

— Très drôle, capitaine, apprécia-t-elle. Très drôle, vraiment. Vous avez le sens de l'humour, mais je...

La porte de la timonerie s'ouvrit brusquement, coupant la parole à Maman Teresa. Ce ne fut pas Moss qui pénétra dans la pièce vitrée,

comme Bob et les autres s'y attendaient, mais une grande fille en saharienne et *jeans* bleus. De longs cheveux d'un noir de jais lui coulaient dans le dos jusqu'à hauteur des hanches, lesquelles retenaient une ceinture d'arme. Sa main droite était refermée sur la crosse d'un Browning G. P., qu'elle laissait pendre négligemment le long de sa cuisse. Le regard attentif de ses yeux bleus, très lumineux, d'un indigo presque semblable à celui de la mer, fit rapidement le tour du poste de commandement, glissa sur Morane, Ballantine et Frizo, pour s'immobiliser finalement sur Maman Teresa.

— C'est terminé, lança-t-elle en guise de salut.

Une voix rauque, voilée, qui aurait pu être sensuelle si les mots prononcés n'avaient eu la froideur de glaçons.

Ma fronça les sourcils, et ses lèvres formèrent une petite moue de mécontentement.

— J'attendais Moss, dit la grosse femme.

Sous-entendu : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? », ou encore : « Je déteste qu'on n'exécute pas mes ordres à la lettre. » Mais la jeune fille aux cheveux noirs se contenta de répondre, sans s'émouvoir :

— Moss est déjà à bord de la vedette... Je viens te chercher, Ma.

L'ex-championne de catch laissa échapper un soupir.

— Ça va, Paola, fit-elle. Tiens ceux-là à l'œil, et donne-moi trois minutes pour embarquer...

Elle se tourna vers le commandant de l'*Eldorado*.

— Adieu, capitaine, lui dit-elle. Et souvenez-vous : le canon de la vedette restera braqué sur votre bateau !...

Accrochant le regard de Bob, et celui de Bill ensuite, elle enchaîna :

— Quant à vous, messieurs, nous en resterons là... Après tout, peu m'importe pour qui vous travaillez, et je vous ai sans doute surestimés...

Impassible, Morane soutint le regard inquisiteur des petits yeux noirs posés à nouveau sur lui.

— Ce qui est certain, poursuivait Ma de sa voix douce et égale, c'est que vous aurez des comptes à rendre à ceux qui vous emploient, et que ces gens, quels qu'ils soient, risquent de n'être pas tellement contents de vous... Ce sera beaucoup plus amusant comme ça. N'est-ce pas, messieurs ?...

Gloussant joyeusement, déplaçant plutôt lestement son quart de tonne de viande et de graisse, Maman Teresa se dirigea vers la porte que la dénommée Paola avait laissée grande ouverte. Elle en franchit le seuil, se plaçant de profil pour faire passer son énorme masse par l'ouverture béante et, tandis qu'elle descendait, les occupants de la timonerie entendaient l'échelle métallique gémir sous son poids.

Son automatique pointé dans la direction des trois hommes, Paola

s'adressa alors à Frizo :

— Dans trois minutes, nous descendrons ensemble, vous et moi, capitaine... Vous passerez devant, mon pistolet dans les reins. Je serai la dernière à quitter votre bord...

La suite s'adressa aussi bien à Bob et Bill qu'au commandant de l'*Eldorado* :

— Vous vous êtes très bien tenus, jusqu'à présent... Je vous invite à persévérer dans cette attitude. Ce sera beaucoup mieux pour tout le monde...

Une grande fille, Paola. Une grande fille qui, comme Ma et Moss, paraissait savoir exactement ce qu'elle voulait. Et ce qu'elle faisait.

Ballantine tourna la tête vers Morane. Le regard du géant contenait un message que Bob déchiffra sans peine : « On risque le tout pour le tout, commandant ? On lui cloue le bec, à cette petite, et on essaie de retourner la situation à notre avantage ? »

Mais le regard de Morane exprima une réponse tout aussi lisible. La même réponse que précédemment : « Pas encore, Bill... pas encore... »

Ça pouvait devenir un peu monotone, à la longue, comme réponse. Mais il était probable que Bob avait son idée en ce qui concernait la monotonie de l'existence.

*

D'un bon souple, ses longs cheveux noirs flottant comme une voile de légende, Paola abandonna l'échelle de coupée de l'*Eldorado* et prit pied sur le pont de la vedette, dont le moteur vrombissait férocement depuis quelques secondes déjà.

Comme repoussé par une main invisible, le petit bâtiment gris s'écarta immédiatement de la haute muraille d'acier que le flanc du cargo dressait au-dessus de lui.

— À nous maintenant, décida soudain Morane.

Ballantine et lui se trouvaient encore sur l'avant-dernier palier de l'échelle du château central, à la porte de la timonerie. Sous leurs yeux, la vedette virait dans un bouillonnement d'écume, afin de contourner l'épave de la *Carolina* que Ma avait fait envoyer par-dessus bord.

Bob n'accorda qu'un rapide coup d'œil au petit bâtiment qui avait arraisonné le *tramp* du capitaine Frizo. Le pont de la vedette était encombré par les caisses d'armes déposées pêle-mêle. Il y en avait jusque sur le toit du rouf. À l'avant, près d'un petit canon monté sur tourelle mobile – Maman Teresa n'avait pas bluffé –, le costume de Curly faisait une tache rose, vaguement écœurante, sur l'indigo profond de la mer. Ma et Moss étaient invisibles ; ils devaient se tenir

dans la cabine. Visibles, par contre, des hommes armés de pistolets mitrailleurs se tenaient sur le pont, un peu partout, et Morane en compta sept, vêtus de treillis militaires de couleur vert olive. Avec une pareille bande, le coup de force de Ma paraissait soudain beaucoup moins audacieux. Manifestement, l'obèse avait joué sur le velours, et elle n'avait pas pris autant de risques que Bob se l'était tout d'abord imaginé.

Dégringolant à toute allure les degrés de l'échelle métallique, les deux amis rejoignirent le commandant de l'*Eldorado*. Il se tenait près de la coupée, entouré de son équipage silencieux. Au passage, Morane remarqua le cadavre d'Heitor Matos, que l'on avait assis sur le pont, le dos appuyé à la base du grand mât.

Fendant le groupe des marins muets et sombres, Morane posa une main sur le bras de Frizo.

— Capitaine..., commença-t-il.

Bautista Rufino Frizo se tourna vers lui, pointant le bout éteint de son mince cigarillo vers le ciel.

— Plus tard, monsieur Morane, grogna-t-il. Plus tard, s'il vous plaît...

— Non, capitaine, insista fermement Bob. Tout de suite, au contraire... Il n'y a pas un instant à perdre !

Durant quelques secondes, Frizo dévisagea silencieusement Morane, comme s'il le voyait pour la première fois. Ses yeux étaient froids, inamicaux, hostiles même. Il toussota et murmura finalement :

— Peut-être allez-vous me dire, à moi, monsieur Morane, pour qui... reuh... reuh... vous travaillez ?

Bob eut un sourire sans joie. Du coin de l'œil, il surveilla la progression de la vedette. Le temps pressait. Il haussa les épaules et soupira :

— Il ne s'agit pas de ça, capitaine, et nous perdons un temps précieux, croyez-moi. Mais si vous tenez à le savoir, les soupçons de votre... heu... passagère à notre égard, soupçons auxquels vous venez de faire allusion, sont absolument dénués de tout fondement. Seul le caractère suspicieux de Ma a pu lui faire supposer que nous nous intéressions, tout comme elle, à votre cargaison...

Les deux hommes se regardèrent fixement, et aucun d'eux ne détourna les yeux. Morane reprit rapidement :

— Cette brave dame, capitaine, s'était mis dans la tête que nous nous étions expressément laissé surprendre par la tornade d'hier, et cela rien que pour être recueillis par votre cargo...

Ce n'était pas exactement ce qu'avait dit Ma, mais Bob voulait gagner du temps. Frizo haussa les sourcils et laissa échapper, presque malgré lui, semblait-il :

— Ridicule !

— Je ne vous le fais pas dire, enchaîna Morane. L'idée est ridicule, en effet, et un marin n'aurait même pas songé à l'émettre...

Le regard de Frizo était moins froid, maintenant, et Bob sut qu'il était en train de gagner la partie. Il se passa machinalement une main dans les cheveux et demanda à brûle-pourpoint :

— Vous souvenez-vous de la question de Ma à propos des requins ?

— Reuh, reuh... je... bien sûr, mais...

— Elle avait une idée précise derrière la tête lorsqu'elle vous a interrogé à ce sujet, vous pouvez en être certain.

— Reuh, reuh... Que voulez-vous dire exactement, monsieur Morane ?

Bob tendit un bras par-dessus le bastingage pour désigner la vedette qui s'éloignait, bondissant rapidement sur les vagues malgré son chargement.

— Je veux bien parier avec vous, reprit-il, que lorsqu'ils auront pris suffisamment de distance, leur petit canon fera entendre sa voix... De toute façon...

Le commandant de l'*Eldorado* haussa de nouveau les sourcils. Il ouvrit la bouche, et son cigarillo demeura comiquement collé à sa lèvre inférieure.

— Pourquoi Ma laisserait-elle quinze témoins gênants derrière elle ? insista lourdement Morane.

— Après ce qui vient de se passer, intervint Ballantine, vous croyez peut-être qu'elle est dans sa semaine de bonté ?

Bautista Rufino Frizo parut soudain sortir d'un songe. Ses yeux glissèrent de Bob à Bill, puis de Bill à Bob. À son tour, il tendit un bras dans la direction de la vedette. Il ne toussota pas, mais poussa un juron.

— Vous pensez vraiment qu'ils nous tireraient dessus, messieurs ? demanda-t-il d'une voix légèrement étranglée, tandis que son cigarillo dansait sur sa lèvre.

— Croyez-vous vraiment qu'ils hésiteraient ? fit froidement Bob.

Le commandant de l'*Eldorado* sursauta violemment, comme si Morane venait de le gifler. D'un geste rageur, s'arrachant un bout de peau, il décolla le cigarillo soudé à sa lèvre et, d'une chiquenaude, le balança par-dessus bord. Se tournant vers un gros homme basané, aux longues moustaches tombantes de bandit mexicain, il coassa :

— Tous les hommes à leur poste, monsieur Pardo !

— Entendu, capitaine, fit le maître d'équipage.

Frizo se tournait déjà vers un autre de ses hommes, un type large comme une barrique, à la peau plutôt pâle.

— Vous, monsieur Palacios, poursuivit le capitaine, aux machines tout de suite, et que ça chauffe !

— Les ordres, capitaine ? s'enquit le nommé Palacios.

Les yeux de Frizo se plissèrent.

— Machines avant toutes, monsieur Palacios ! grogna-t-il. Machines avant toutes ! Et poussez-les comme si nous avions à nos trousses le Hollandais volant en personne !

Il regarda autour de lui, en lançant encore :

— Monsieur Nauwelaers ?

— Capitaine ? fit un costaud aux cheveux blonds plaqués à la brillantine.

— Voyez ce que vous pouvez encore tirer de la radio, mon vieux, et tenez-moi au courant.

— Parfait, capitaine.

Le commandant du cargo jeta un regard du côté de la vedette, tout en appelant :

— Ben ?

— Capitaine ? fit en écho une voix pointue.

Elle sortait de la bouche d'un bonhomme fameusement bouffi, à la peau luisante de graisse.

— Du rhum pour tout le monde, Ben !

— Très bien, capitaine.

— Eh ! Ben, je vous rappelle que personne à bord n'a pris de petit déjeuner...

— Je m'en occupe tout de suite, capitaine.

— Zingg ? enchaîna Frizo.

— Capitaine ?

— Vous prendrez la barre, mon garçon. Plein sud. Eh ! Zingg...

— Capitaine ? répéta le grand Suédois.

— Pas de poésie française pour le moment, mon garçon !

Sous les cheveux presque blancs, le visage du Suédois vira au rouge brique.

— Comptez sur moi, capitaine, souffla-t-il.

Faisant volte-face, il fonça comme un obus vers l'échelle du château central.

Le commandant de l'*Eldorado* plongea une main dans la poche poitrine de sa veste, d'où il extirpa un mince cigarillo tordu qu'il se vissa au coin des lèvres. Ballantine tendit le bras, la flamme allumée d'un briquet au bout de son poing. Un nuage de fumée nauséabonde enveloppa les trois hommes demeurés seuls près de la coupée.

— Reuh, reuh..., fit Frizo en regardant Morane à la dérobée, j'espère qu'il n'est pas trop tard...

Il tourna la tête dans la direction de la vedette. Le petit bâtiment gris virait, traçant dans le bleu de la mer un large demi-cercle d'écume blanche.

Les mâchoires du capitaine se crispèrent.

— On dirait que vous aviez raison, monsieur Morane, dit-il doucement. Ils ont l'air de revenir sur nous...

Bob ne répondit pas. Ce fut Bill qui ouvrit la bouche et commença :

— Capitaine...

Au même instant, le cargo se mit à vibrer. Palacios, l'officier mécanicien, n'avait pas traîné pour remettre les machines en marche. Un mince sourire tordit les lèvres de Frizo. Il se tourna vers l'Écossais.

— Oui, monsieur Ballantine ? dit-il.

— Vous... vous aviez parlé de rhum pour tout le monde, murmura Bill, les yeux brillants.

XIII

À l'avant de la vedette, il y eut une fulgurante lueur claire, presque blanche. Tout de suite après, le coup de canon se fit entendre. Les trois hommes qui se tenaient sur la passerelle de l'*Eldorado*, tournant le dos à l'avant du cargo qu'ils dominaient, rentrèrent instinctivement la tête dans les épaules.

— Regardez ! s'exclama Morane, tendant le bras vers la droite.

Assez loin à bâbord, un geyser d'eau venait de jaillir, trouant de pâle le bleu profond de la mer.

Ballantine émit un petit ricanement joyeux.

— C'est nous, la cible ? demanda-t-il ironiquement.

— Reuh, reuh..., toussota le capitaine Frizo, les reins appuyés à la rambarde, ils ne vont pas tarder à ajuster leur tir, monsieur Ballantine, et alors...

— Peut-être, murmura Bill, peut-être mais...

Le géant tenait à la main un verre vide, sur lequel il posa un regard douloureux avant de poursuivre :

— N'est pas canonnier qui veut, capitaine...

Frizo se tourna vers l'Écossais, lâchant une bouffée de fumée puante avant de demander :

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien..., commença Ballantine.

Un deuxième coup de canon l'interrompit. Et un deuxième geyser d'eau s'éleva à tribord, à distance encore confortable du cargo.

— Voilà ce que je voulais dire, reprit tranquillement Bill. Faire mouche avec un canon, à terre, ce n'est déjà pas si facile... Sur mer, la visée se complique encore, capitaine...

Se tournant vers le commandant de l'*Eldorado*, Bill ajouta, en souriant :

— Ça bouge, la mer, vous devez savoir ça, hein !

L'index pointé sur la vedette, le colosse enchaîna :

— Ils sont en train de s'en apercevoir.

— Reuh, reuh..., fit le capitaine Frizo.

Sur son visage couleur de tabac séché, un sourire venait de naître, tout jeune et encore timide.

— Mais alors, fit-il, reuh, reuh... nous avons peut-être une chance de nous en tirer...

Se tournant vers Bob, il chercha une confirmation à ses paroles.

— N'est-ce pas, monsieur Morane ?

Bob se passa lentement une main dans les cheveux.

— Ils sont plus rapides que nous, dit-il doucement. Pour ma part, je...

Un troisième coup de canon troua le silence relatif de l'étendue marine. Toujours sur leur droite, les trois hommes virent jaillir le geyser attendu. Pas plus près du cargo que les précédents.

— Pour ma part, reprit Morane, dès que les regards de ses compagnons se furent reposés à nouveau sur lui, j'envisage plusieurs possibilités.

— Reuh, reuh... Dites toujours...

— Ou bien ils s'obstinent et, dans ce cas, ils finiront bien par rectifier leur tir. Ou ils se rapprochent de nous et, même sans être canonnier d'élite, le type qui nous canarde arrivera à placer quelques-uns de ses obus ailleurs que dans l'eau...

Il n'y eut pas de commentaire, et Bob termina :

— Ou bien, ayant certainement autre chose à faire qu'à nous courir après, ils abandonneront la poursuite...

— Reuh, reuh..., fit pensivement Frizo.

— À votre avis, capitaine, lui demanda Morane, combien de temps leur donneriez-vous pour s'approcher à distance... heu... disons favorable ?...

Le commandant de l'*Eldorado* lâcha une bouffée de fumée bleue et nauséabonde avant de répondre :

— Moins de quinze minutes, monsieur Morane, moins de quinze minutes... Dix, peut-être...

— Nous ne pourrions pas forcer un peu la vitesse ?

— Je ne le pense pas, répondit Frizo en faisant la moue.

Sourcils froncés, cigarillo vibrant, il fit soudain volte-face, empoigna des deux mains la rambarde métallique piquée par le sel et laissa ses regards courir sur l'avant de son bateau, pour finir par grogner, presque pour lui-même :

— Je n'ai pas les moyens de me payer un autre moteur de deux mille chevaux si je claque celui-ci, messieurs...

Bob faillit faire remarquer que si Ma et ses sbires réussissaient à couler l'*Eldorado*, le résultat final serait plus douloureux encore. Mais Frizo dut avoir une pensée identique car, brusquement, il fit demi-tour à nouveau, regarda les deux amis qui l'observaient en silence, eut un mince sourire, fit « Reuh, reuh... », et décida sèchement :

— Descendons !

L'un derrière l'autre, ils gagnèrent la timonerie par l'échelle intérieure. À l'instant où ils pénétraient dans le poste de commandement, un quatrième coup de canon se fit entendre. Sans se préoccuper de l'explosion, le commandant de l'*Eldorado* lança, tout en traversant la cabine vitrée :

— Quelle vitesse, Zingg ?

Campé devant la roue, le grand Suédois ne tourna pas la tête.

— Quatorze nœuds, capitaine, répondit-il.

Frizo décrocha le combiné du téléphone.

— Monsieur Palacios ? appela-t-il.

En même temps, il faisait basculer un petit levier devant lui et, soudain, amplifiée par un haut-parleur, la voix de l'officier mécanicien éclata :

— À vos ordres, capitaine !

— Poussez au maximum, monsieur Palacios.

— Mais, capitaine, je...

— Au maximum, monsieur Palacios. C'est un ordre !

Frizo raccrocha avec brutalité. Machinalement, sa main se posa sur la manette du *chadburn*, bien que celle-ci fût déjà à bout de course.

— Dites-moi, Zingg..., fit-il.

— Capitaine ?

— Vous vous souvenez de Port-au-Prince ?

Le jeune Suédois tourna la tête vers le commandant de l'*Eldorado*, les sourcils haussés.

— Pardon, capitaine ? fit-il.

— À Port-au-Prince, dit Frizo à l'adresse de Morane et Ballantine, M. Zingg s'est payé la cuite la plus magistrale de sa vie. Avec le rhum du cru.

— Condoléances, dit Morane au matelot.

— Félicitations, fit Ballantine. Le rhum « Barbancourt », c'est du nanan...

Le Suédois était devenu rouge jusqu'aux oreilles, et ses cheveux de paille n'en paraissaient que plus clairs. Le cigarillo de Frizo émit une bouffée de fumée aussi puante que possible, tandis que le capitaine reprenait, mettant fin au supplice du pilote :

— Vous allez gouverner ce bateau comme si vous étiez à Port-au-Prince, Zingg. Le « Barbancourt » en moins.

— Que... ? fit le Suédois.

— Vous m'avez bien compris, Zingg, reuh, reuh... Les gens de la vedette nous tirent dessus, et vous allez essayer de rendre leur tâche encore plus difficile qu'elle ne l'est, tout en perdant le moins de vitesse possible. Vous allez tenir la barre comme si vous étiez fin saoul, mon gars. Saoul comme toute la Pologne... ou comme toute la Suède, si vous préférez... Compris ?

— Compris, capitaine, fit Zingg.

Et il pesa de toutes ses forces sur la roue, faisant virer le bateau de quelques degrés par tribord.

— Redressez le cap ! jeta Frizo.

Le jeune Suédois ne le regarda même pas lorsqu'il lui répondit avec douceur :

— Excusez-moi, capitaine, mais... c'est *moi* qui suis saoul, pas vous !

Alors seulement, il redressa.

Frizo sourit largement, faisant pointer son cigarillo vers le plafond.

— Vous avez raison, mon gars, grogna-t-il.

Puis, à Morane et Ballantine :

— Remontons, messieurs... Le spectacle doit être plus intéressant vu de là-haut.

Lorsqu'ils atteignirent tous trois la passerelle, un cinquième coup de canon tonna, et l'obus souleva un geyser d'eau par bâbord arrière, à quelque vingt brasses du *tramp*.

— Font des progrès, on dirait, commenta paisiblement Bill Ballantine.

En passant par la timonerie, il avait trouvé le moyen de remplir à ras bord le verre qu'il n'avait pas abandonné, et il but une gorgée de rhum, le petit doigt élégamment pointé vers le ciel.

— Reuh, reuh..., fit simplement Frizo.

Le bateau paraissait vibrer de toutes ses tôles, au rythme des sourdes pulsations des diesels. En quittant l'ancrage en toute hâte, Frizo avait assurément surpris Ma, mais les quelques minutes ainsi gagnées s'épuisaient rapidement, et la vedette se rapprochait du cargo de seconde en seconde.

Soudain, le bateau s'inclina méchamment et vira à tribord, tandis que les trois hommes s'agrippaient instinctivement à la rambarde.

— Hé ! s'exclama Ballantine, en levant son verre pour s'efforcer de n'en point perdre une seule goutte.

— Fais cul sec, conseilla Morane. Ce sera plus prudent. Zingg semble prendre son rôle au sérieux, et j'ai l'impression qu'on n'aura pas fini de danser de si tôt...

— Bonne idée, convint Bill.

Et il fit cul sec. Au même instant, un nouvel éclair s'alluma à l'avant de la vedette, suivi de la détonation du canon. Cette fois, l'obus creva la surface de l'eau à moins de cinq brasses de l'*Eldorado*. Si le cargo n'avait pas été dévié de sa route quelques secondes auparavant, il eût sans doute été touché à hauteur de la cale arrière.

Bill leva son verre vide, comme pour porter un toast.

— Double ration de rhum pour Zingg, décréta-t-il.

Les dents du capitaine Frizo cisailèrent le mince cigarillo, et un nuage pestilentiel dissimula presque le capitaine aux yeux de Morane et Ballantine.

— Ils ne rateront plus leur prochain coup, prédit Frizo, et je pense, messieurs, que maintenant...

S'interrompant, il chassa d'une main la fumée qui masquait son visage, et il reprit d'une voix altérée :

— Mais... mais... ils font demi-tour !... Regardez !...

Inclinée à quarante-cinq degrés, la vedette amorçait en effet un virage, en rebondissant sur le travers des vagues.

— Par William, mon saint patron !... commença Bill.

— Messieurs, coupa sans cérémonie Frizo, je crois que l'*Eldorado* vous doit une fière chandelle... Sans vous...

— Non, capitaine, intervint doucement Morane, non... Il n'alla pas plus loin. Le bras tendu, clignant des paupières sous les feux du soleil, il désignait quelque chose dans le ciel. Les autres levèrent la tête.

Venant du sud, les ailes étincelantes, pareil à l'ange de la liberté en personne, un avion piquait sur le cargo.

*

Le hurlement des réacteurs éclata soudain, alors même que l'appareil se redressait, pour reprendre de l'altitude après avoir survolé l'*Eldorado* sur toute sa longueur.

— Avion de reconnaissance ! hurla Frizo pour couvrir de sa voix l'assourdissant fracas.

Puis, sur un ton presque normal, tandis que le bruit strident diminuait d'intensité et que l'avion s'éloignait, et tout en pointant l'index sur ce dernier, il précisa :

— Armée de l'air de Tumbaga...

— Le gouvernement s'inquiète de ses armes, glissa Morane.

Le capitaine jeta un coup d'œil aigu à son interlocuteur.

— Reuh, reuh..., fit-il. Sans doute, monsieur Morane, sans doute...

Les trois hommes suivirent l'appareil des yeux. Il piqua sur la vedette qui filait maintenant vers la côte de toute la puissance de ses machines, opérant au-dessus du petit bâtiment gris un large cercle, pour grimper de nouveau à l'assaut du ciel limpide.

— Faut reconnaître qu'il est tombé à pic, celui-là, grogna Ballantine. Et j'en connais qui doivent être dans leurs petits souliers, en ce moment...

L'avion de reconnaissance prenait de l'altitude, agrandissant le cercle qu'il traçait sur l'azur du ciel. La main en visière, pour protéger ses yeux du soleil, Frizo murmura :

— Le pilote doit certainement tenter de nous contacter. Nous allons voir ce que Nauwelaers a pu sauver de l'installation radio...

Tous trois regagnèrent la timonerie.

— Bravo, monsieur Zingg ! lança le capitaine en pénétrant dans la grande pièce vitrée.

C'était la première fois qu'il donnait du « monsieur » au jeune Suédois, et celui-ci en rougit de plaisir.

— Étais-je assez ivre pour votre goût, capitaine ? demanda Zingg.

— Au point que je me demande si je dois vous laisser la barre, monsieur Zingg, répondit le commandant de l'*Eldorado*. Oui, je me le demande...

Tout en plaisantant, Frizo plaça la manette du *chadburn* sur *Avant-Lente*, puis, décrochant le combiné de l'interphone, il appela :

— Monsieur Palacios ?

Et, après un petit silence :

— La vedette a abandonné la poursuite, monsieur Palacios... Oui, oui... Le moteur ?... Bien. Parfait. Reuh, reuh... Marchez à cinq nœuds, monsieur Palacios... Merci...

Ayant raccroché, Frizo posa une main sur l'épaule de Zingg.

— Vous allez rejoindre le point où nous avons stoppé les machines, mon gars, dit-il.

Et, comme le Suédois lui lançait un coup d'œil étonné, le capitaine reprit :

— Je ne vois pas pourquoi... reuh... reuh... nous devrions abandonner à la mer deux embarcations de sauvetage. Ce sont d'excellents canots, et nous allons les récupérer sur-le-champ...

Se tournant vers Morane et Ballantine, il enchaîna :

— Ainsi que votre bateau, messieurs.

Bill sourit largement. C'était là un langage qui allait tout droit à son cœur d'Écossais.

— Merci, capitaine, dit-il.

Le commandant de l'*Eldorado* eut un geste vague.

— Je vous dois plus que ça, monsieur Ballantine, et à vous aussi, monsieur Morane. Bien plus que ça !

— Vous oubliez, intervint Bob, que vous nous avez tirés d'une sale situation. Nous sommes toujours vos obligés, capitaine.

Frizo répéta son geste, comme pour signifier : « N'en parlons plus. » Puis, tirant une bouffée de son cigarillo, il grommela :

— La radio, maintenant...

Quelques instants plus tard, Nauwelaers accueillait les trois hommes avec un sourire ravi. Un casque d'écoute dérangeait la belle ordonnance de ses cheveux brillantins. Il décolla les écouteurs de ses oreilles et les laissa glisser sur sa poitrine.

— Je me préparais à vous avertir, capitaine, dit-il d'une voix vibrante.

Frizo lui décocha un regard interrogateur.

— J'avais ça dans ma cabine, continua le radio en caressant de la main un petit récepteur d'ondes courtes sur lequel il était penché quelques instants plus tôt. Heureusement ! Pour le reste...

Nauwelaers haussa les épaules, ravala son sourire, poussa un gros soupir, eut une moue attristée et fâchée à la fois en montrant les

dégâts que Ma avait causés dans son royaume, et il reprit :

— Ces vandales m'ont tout fichu en l'air, capitaine. Tout !... Il me faudra certainement plusieurs jours pour remettre les appareils en état...

Morane avait l'impression que pour un rien, un geste, une parole, Nauwelaers aurait pu se mettre à sangloter. Le commandant de l'*Eldorado* lâcha un nuage de fumée bleue et puante, pointa l'extrémité incandescente de son cigarillo dans la direction du petit récepteur d'ondes courtes et demanda, apparemment insensible à l'état d'âme de son radio :

— Ça fonctionne ?

Le sourire réapparut sur le visage de Nauwelaers.

— Aussi bien que le téléphone, capitaine, assura-t-il.

— Reuh... reuh... Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, monsieur Nauwelaers, dit doucement Frizo, mais un avion survole l'*Eldorado* en ce moment même...

Il s'interrompit une seconde, le temps de rejeter une bouffée de fumée, puis reprit :

— J'aimerais beaucoup donner... heu... un coup de téléphone au pilote de cet avion, monsieur Nauwelaers.

Le radio s'épanouit.

— Mais, capitaine, dit-il aimablement, il est en ligne, ce pilote... En ligne... Justement...

Du bout de son index droit, légèrement tordu, déformé par la pratique intensive du karaté, Morane souligna sur la carte le tracé irrégulier de la côte. Son doigt s'immobilisa au-dessous d'une large échancrure bleue, perpendiculaire à la côte et qui, filant en zigzaguant et en s'amincissant à l'intérieur du pays, s'ouvrait dans la masse vert et blanc figurant les terres.

— Voyez, capitaine, murmura Bob, c'est le seul passage par lequel la vedette a pu...

— Reuh, reuh..., fit le commandant de l'*Eldorado*. Je sais, monsieur Morane... Je connais...

Il lâcha une bouffée de fumée bleue et puante avant de poursuivre :

— Vous avez le bout du doigt sur l'embouchure du Comasico, monsieur Morane, un des trois fleuves de Tumbaga. Il possède un chenal, navigable sur deux cents kilomètres environ. Sur une plus longue distance, peut-être, pour un bâtiment de petit tonnage, comme la vedette...

De l'autre côté de la table sur laquelle s'étaient les cartes au 1/250 000 de la côte nord de Tumbaga, Ballantine émit un long sifflement.

— Deux cents bornes ! s'exclama-t-il ensuite sans lever la tête.

L'intervention du colosse ne l'avait pas empêché de poursuivre la délicate opération à laquelle il se livrait, avec une minutieuse attention d'horloger penché sur le ventre ouvert d'une montre. Il reposa sur la table la bouteille de sirop de sucre de canne, saisit celle qui contenait le rhum blanc et en inclina le goulot au-dessus de son verre. Les glaçons tintèrent joyeusement lorsque l'alcool les bouscula, et la rondelle de citron qui nageait dans le mélange se dandina de gauche à droite, seule tache de couleur dans le liquide clair aux reflets moirés.

Fermant les yeux, l'air inspiré, Bill trempa ses lèvres dans la préparation. Juste le bout des lèvres. Et le verre se trouva à moitié vide. Comme par enchantement.

— Pas mal, apprécia-t-il, paupières closes. Un peu doux, peut-être...

Résolument, il remplit de rhum le verre, à ras bord, reposa la bouteille aux trois quarts vide, ouvrit les yeux et répéta avec conviction :

— Deux cents bornes !...

Bautista Rufino Frizo sursauta, et son regard un instant fasciné abandonna le visage rougeaud de l'Écossais pour se reporter sur la

carte. Ce n'était certainement pas la préparation du punch glacé qui avait accaparé ainsi l'attention du capitaine, Morane l'aurait juré.

— Je dois être une des rares personnes au monde, capitaine, dit-il doucement, à ne plus s'étonner des possibilités d'absorption de M. Ballantine en matière d'alcool...

Il écarta les bras dans un geste d'impuissance, et ajouta en souriant :

— Que voulez-vous, quand on s'est lié d'amitié avec une éponge !

Ignorant Bill, qui levait les yeux au plafond en haussant les épaules, Bob reprit, se penchant vers Frizo :

— Vous parliez du Comasico, capitaine...

— Reuh, reuh..., fit le commandant de l'*Eldorado* en tirant furieusement sur son cigarillo. Oui, oui, le Comasico...

— Comment est le terrain, le long du fleuve ? demanda Morane pour inciter l'autre aux confidences.

— Forêt vierge et marais, répondit aussitôt Frizo. Des palétuviers, des palétuviers, et encore des palétuviers ! Sans oublier les moustiques, bien entendu...

— Je vois..., fit Bob.

Du bout du doigt, il tapota la carte, à l'endroit où le Comasico se jetait dans la mer.

— À votre avis, capitaine, reprit-il, qu'est-ce que Ma peut bien aller chercher dans un coin aussi pourri que celui-là ?

Ce fut Ballantine qui répondit, en reposant son verre vide sur la table :

— Certainement pas des palétuviers ni des moustiques.

— Non, accorda Morane, certainement pas.

— Reuh, reuh..., toussota Frizo.

Il écrasa son cigarillo dans le cendrier à demi plein qui se trouvait à sa portée. À l'inverse de Bill, Frizo avait plutôt tendance à remplir les récipients. Machinalement, il porta ensuite une main à la poche de poitrine de sa veste, pour en tirer le frère jumeau du cigarillo qu'il venait d'éteindre. Il l'alluma soigneusement, le vissa tout aussi soigneusement entre ses dents et grogna, pensif :

— Elle possède les armes, maintenant... Ma, je veux dire...

— Oui, dit Bob.

— Elle veut probablement les planquer, poursuivit le capitaine.

— Non, dit Bob.

Il se passa distraitement une main dans les cheveux, tout en reprenant :

— Non, capitaine. Elle ne va pas les planquer, ces armes... Elle va les vendre.

De nouveau, Bob tapota la carte du bout de l'index.

— Elle va remonter le Comasico, précisa-t-il, jusqu'à l'endroit où

elle doit rencontrer son acheteur...

— Deux cents bornes ! rappela Bill d'un air écœuré.

— Je ne crois pas, rétorqua Morane. Ma est bien trop maligne pour perdre son temps à faire un trajet pareil. Elle a certainement dû fixer rendez-vous à son client en un point relativement proche de la côte.

— Reuh, reuh..., fit Frizo, je suis d'accord avec vous, monsieur Morane, je suis d'accord avec vous... Mais qu'est-ce que ça change pour vous et nous, après tout ? Vous avez entendu le pilote de l'appareil de reconnaissance, n'est-ce pas ?... Alors ?... Tumbaga est alertée, à présent, et l'armée va envoyer des patrouilles aux trousses de Ma...

Il souffla un nuage de fumée vers le plafond. Puis :

— Que voulez-vous que Ma fasse contre l'armée, monsieur Morane ? demanda-t-il.

— Tumbaga n'est pas une dictature militaire, répondit Bob, mais une république parlementaire. C'est donc le gouvernement de Tumbaga qui prendra la décision d'envoyer ces patrouilles, capitaine...

Frizo l'interrompit en levant une main.

— Il la prendra, monsieur Morane, il la prendra, soyez tranquille, assura-t-il.

— Je n'en doute pas, capitaine, répondit patiemment Bob. Mais ne doutez pas non plus que beaucoup d'eau aura coulé entre les berges du Comasico avant que l'armée ne remonte le fleuve. À ce moment-là, où sera Ma, croyez-vous ? Et où seront les armes ?

Le commandant de l'*Eldorado* ne répondit pas. Il décolla laborieusement son cigarillo de ses lèvres, en fit tomber la cendre dans le cendrier. Ensuite, il examina l'extrémité incandescente du mince cylindre de tabac avec une soudaine attention, comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie, ou du moins une de ses semblables. Finalement, sans lever les yeux, il demanda dans un grognement :

— Où voulez-vous en venir, monsieur Morane ?

— Vous le savez fort bien, capitaine.

Cette fois, Frizo leva les yeux pour plonger son regard dans celui de Bob.

— Vous voulez vous lancer à la poursuite de Ma, n'est-ce pas ? murmura-t-il. C'est bien ça ?

Morane se contenta de sourire, sans quitter des yeux le capitaine. Celui-ci toussota avant de lancer, avec une sorte de hargne mêlée d'étonnement :

— Mais pourquoi, monsieur Morane ? Pourquoi ?

Ballantine poussa un soupir dont le souffle fit frémir les cartes marines.

— On voit que vous ne connaissez pas encore bien le commandant, dit le colosse.

D'un geste de la main, Bob l'invita au silence.

— Écoutez, capitaine, dit-il, écoutez... Tumbaga est l'un des rares pays de cette partie de l'hémisphère Sud qui ne soit pas agité, depuis un bon bout de temps par des remous internes. Et cela, tout simplement, parce que la politique du gouvernement est relativement saine et qu'elle satisfait une vaste majorité de la population... D'accord ?

Frizo revissa son cigarillo entre ses lèvres et grogna :

— Votre exposé est un peu schématique, monsieur Morane, reuh, reuh..., mais dans les grandes lignes, il résume assez bien la situation.

— Bien, fit Bob. Cela dit, à qui voudriez-vous que Ma vende les armes destinées à Tumbaga ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? lança le capitaine en tirant une bouffée de son cigarillo.

— Je ne dis pas que vous le savez, capitaine. Mais vous pourriez avoir votre idée sur la question... Voyons... À ma connaissance, il n'y a pas de mouvement clandestin à Tumbaga... Juste ?

— Reuh, reuh..., toussota Frizo en hochant la tête.

— De plus, reprit Morane, il n'y a que deux grands partis, à Tumbaga, et leurs relations sont marquées au coin de la tolérance. Juste, capitaine ?

Le commandant de l'*Eldorado* hocha la tête une fois de plus. Distraitement, Bob se passa une main dans les cheveux, tout en reprenant :

— Apparemment, et l'armée mise à part, personne à Tumbaga n'a donc besoin d'armes... À moins...

— À moins... ? répéta le capitaine.

— À moins qu'une grande puissance, soi-disant amie, ait intérêt à ce que les choses se gâtent à Tumbaga...

Les paupières de Frizo se fermèrent presque tout à fait.

— Continuez, dit-il.

— Il y a du pétrole à Tumbaga, capitaine. Beaucoup de pétrole... Mais il y a surtout, ne l'oublions pas, d'importants gisements d'uranium qui, aujourd'hui, sont à peine exploités... Imaginez que les choses en arrivent à se gêner, à Tumbaga...

— Reuh, reuh..., fit Frizo. Comment voulez-vous que... ?

— Ce n'est pas bien difficile, coupa paisiblement Bob. Il suffit pour cela d'un petit groupe résolu et bien armé... Bien payé, aussi. Sa mission serait de semer le trouble, de dresser l'un contre l'autre les deux partis qui gouvernent le pays. C'est là une technique assez courante. Elle s'est pratiquée, et se pratique, dans le monde entier...

— Et depuis que le monde est monde, souligna Bill avec un geste

fataliste.

— La situation pourrait se détériorer rapidement, poursuivit Morane. Et alors, comme par hasard, la grande puissance « amie » interviendrait pour remettre de l'ordre dans tout cela, en même temps, se placerait afin d'exploiter – à son compte, soyez-en sûr – les richesses du sous-sol de Tumbaga...

Morane se tut. Ballantine semblait avoir oublié que la bouteille de rhum n'était pas tout à fait vide. Le capitaine Frizo fumait comme une locomotive des années folles. Il se leva, fit quelques pas dans la cabine, contourna la table et s'immobilisa finalement devant le grand hublot carré s'ouvrant sur l'avant du navire. Pendant une bonne minute, tournant le dos aux deux amis, il ne pipa mot. Puis, sans se retourner, il finit par murmurer, après avoir émis une série de « reuh, reuh, reuh » plus rauques encore que d'habitude :

— Ces hommes dont vous venez de parler, monsieur Morane, ceux qui formeraient ce « petit groupe résolu et bien armé », d'où viendraient-ils, à votre avis, reuh, reuh ?...

— Vous en avez vu quelques-uns sur la vedette, capitaine. Ceux-là sont de Tumbaga, j'en mettrais ma main au feu. La plupart des autres aussi, fort probablement. À mon avis, vous ne trouverez pas, parmi ces hommes, des ressortissants de la puissance étrangère qui tire les ficelles. Cette puissance, quelle qu'elle soit, signerait ainsi son intervention, dévoilerait ses intentions à la face du monde...

— À Tumbaga, comme partout ailleurs, intervint placidement Ballantine, il ne manque pas de racaille susceptible d'être attirée par de l'argent facilement gagné...

Le commandant de l'*Eldorado* soupira.

— Ce n'est que trop vrai, admit-il.

Se retournant, le dos au hublot, il pointa son cigarillo en direction de Bob.

— Quelle est votre idée, monsieur Morane ? demanda-t-il. Et qu'attendez-vous de moi, exactement ?

— Bill et moi, commença Bob, nous pourrions tenter de reprendre les armes à Ma...

L'Écossais lança un coup d'œil réprobateur en direction de son ami, mais il détourna aussitôt ses regards, et un petit sourire releva les commissures de ses lèvres épaisses, tandis que Morane poursuivait :

— Au cas où nous n'arriverions pas à ramener les armes, nous ferions sauter la vedette et son chargement, l'essentiel étant justement que ces armes ne demeurent pas entre les mains de Ma et de ses complices.

— Je vois, murmura Frizo.

— Votre cargaison était assurée, n'est-ce pas, capitaine ? s'enquit Bob.

— Bien entendu, fut la réponse.
— Même contre d'éventuels actes de piraterie ?
— Étant donné la nature du chargement, c'était là une clause obligatoire, grogna le capitaine.

— Donc, enchaîna Morane, la perte des armes ne constituerait pour vous, après tout, qu'un incident sans grande importance ?

— Reuh, reuh..., fit Frizo, si vous voulez... Mais je doute que, par la suite, le gouvernement de Tumbaga fasse encore appel à moi pour ce genre de transport...

Un vague sourire dressa vers le plafond de la cabine l'extrémité du cigarillo, et Frizo enchaîna :

— Bah ! l'*Eldorado* trouvera bien d'autres frets... D'ailleurs...

— D'ailleurs ? fit Bob.

— L'idée de transporter des armes ne me plaisait pas tellement, je l'avoue.

— Vraiment ?

— Vraiment, monsieur Morane. En fait, c'était même la première fois que l'*Eldorado* était utilisé pour ce genre de fret. Mais, vous savez, on n'a pas toujours le choix... C'est ce pauvre Matos qui avait décroché la commande auprès du gouvernement. Ça ne lui a pas porté bonheur.

— Tiens ! fit Bob.

— Qu'est-ce qui vous étonne, monsieur Morane ?

Bob répondit par une question :

— Il naviguait depuis longtemps à votre bord ?

— Heitor Matos ?

— Oui.

— C'était... reuh, reuh..., c'était sa première traversée sur l'*Eldorado*...

— Tiens ! refit Morane. Curieux, ça, non ?

— Qu'est-ce qui vous paraît curieux, monsieur Morane ? demanda Frizo.

Bob se passa distraitement une main dans les cheveux avant de répondre :

— Que Ma ait fait abattre Matos, capitaine. *Justement* Matos... Ça aurait pu être vous, ou Bill, ou moi-même, ou n'importe qui... Au fait, votre second précédent, le prédécesseur de Matos, je veux dire...

— Il est hospitalisé à Port-Royal..., commença Frizo.

Morane, levant une main, glissa rapidement :

— Ne me dites pas qu'il a été, heu... gravement accidenté, capitaine ! Si ?...

— Justement, oui, répondit Frizo en haussant cigarillo et sourcils.

— Quel genre d'accident ?

— Eh bien, reuh, reuh... on n'a pas pu...

Levant la main une fois de plus, Bob jeta :

— Attendez, capitaine ! Je vais vous dire... On a retrouvé votre second, inconscient et joliment abîmé, quelque part sur le pavé de Port-Royal, et lorsqu'il est revenu à lui, il a été incapable de dire ce qui avait bien pu lui arriver... Ai-je deviné juste ?

— Reuh, reuh..., fit Frizo. Presque, monsieur Morane, presque... Excepté que mon second n'a pas repris conscience... Enfin... Était toujours dans la vape quand nous avons appareillé... Mais, comment diable pouvez-vous savoir... ?

Morane eut un rire silencieux.

— Dites-moi encore une chose, capitaine. J'imagine que vous ne prenez pas souvent des passagers à bord ?

— Rarement, convint Frizo, mais...

— Tout se tient parfaitement, murmura Bob.

Une fois encore, il leva la main pour capter l'attention du commandant de l'*Eldorado*.

— Votre second écarté, reprit-il, Heitor Matos s'est présenté à vous comme le sauveur du monde, avec, dans sa poche, en bonne et due forme, une commande du gouvernement de Tumbaga... Et je veux bien parier, capitaine, que le sieur Matos a insisté lui-même pour que l'*Eldorado* prenne trois passagers, si vous voyez ce que je veux dire...

Muet, Frizo opina du bonnet, tout en ouvrant des yeux ronds, tandis que Morane poursuivait :

— Et je veux bien parier également que vous n'aviez plus de commandes depuis, disons... un certain temps...

Cette fois, ce fut le cigarillo de Frizo qui opina. À présent, les paupières du commandant de l'*Eldorado* étaient écarquillées au point que les yeux paraissaient lui sortir de la tête. Soudain, il se figea, comme statufié. Un filet de fumée bleue s'éleva verticalement de son cigarillo, tout droit jusqu'au plafond contre lequel il se brisa en d'épaisses volutes tournoyantes.

N'ayant plus grand-chose à ajouter, Morane attendit patiemment que le capitaine redescendît sur terre ou, du moins, sur le plancher de sa cabine.

— Quoi ! coassa enfin Frizo, après plusieurs longues secondes de silence. Quoi ?... Vous insinuez, monsieur Morane, si je vous suis bien, que ?... Vous voulez dire que... ? Vous pensez vraiment que... ? Vous...

Ça tournait à la litanie. Litanie que Bob interrompit avec un sourire, et en assurant tranquillement :

— C'est l'évidence même, capitaine : vous avez été manœuvré depuis le début. « On » s'est arrangé pour que vous ne trouviez pas le moindre fret pour l'*Eldorado*. Ensuite, « on » vous a enlevé votre second, pour le remplacer par ce Matos, lequel a facilité

l'embarquement de Ma, Moss et Curly, et le tour était joué !... Il est probable que Matos était réellement mandaté par le gouvernement de Tumbaga, et je suppose que vous avez pris la peine de vérifier cela ?

« Oui », fit le cigarillo du capitaine, qui n'avait jamais craché autant de fumée.

— Mais le bonhomme jouait double jeu, reprit Morane. En le faisant tuer par Curly, Ma supprimait un témoin. Du même coup, elle réduisait les frais généraux, car cela lui faisait quelqu'un de moins à payer.

— Reuh, reuh..., fit Frizo. Vous...

— Oui ?

— Vous croyez que c'est elle qui... ?

Décidément, le commandant de l'*Eldorado* prenait la fâcheuse habitude de laisser ses phrases en suspens. Mais pour Bob, la question était cependant claire. Il répondit :

— Je pense que Ma est une dame fort capable de machiner un coup fourré comme celui dont vous avez été victime, capitaine... Mais je pense aussi qu'il doit y avoir quelqu'un derrière elle...

— « On »..., lança Bill.

— Qui ? grogna Frizo. Qui, « on » ?

Bob haussa les épaules.

— Nous ne le saurons vraisemblablement jamais, capitaine. Et il est d'ailleurs probable que Ma elle-même l'ignore...

— Reuh, reuh... Vous aviez dit : « Une puissance étrangère », monsieur Morane...

— Bien sûr...

Un sourire froid glissa sur les lèvres de Bob.

— Mais laquelle ? fit-il. Les États-Unis ? L'U. R. S. S. ? La Grande-Bretagne ? La France ?... N'importe laquelle de ces grandes nations pourrait être dans le coup, capitaine, et d'autres également... Elles pourraient même être complices. Cela s'est déjà vu... Et puis, la crise de l'énergie, ça encourage à faire bien des bêtises...

Morane se tut et, une fois de plus, le silence s'installa dans la cabine. Frizo revint à la table chargée de cartes et, les mains dans les poches, il laissa courir son regard sur les grandes feuilles colorées.

— Reuh, reuh..., fit-il enfin, qu'attendez-vous de moi, messieurs ?

— Un de vos canots de sauvetage, répondit tout de suite Bob. Et un des moteurs « hors-bord » qui se trouvent certainement quelque part, à bord... Une bonne réserve de carburant, des vivres et, peut-être, quelques armes qui auraient échappé à la vigilance de Ma et de ses amis...

Le commandant de l'*Eldorado* sourit.

— Je puis évidemment mettre tout cela à votre disposition, monsieur Morane, dit-il, mais...

— Mais ?

— Une chose m'échappe encore...

— Quoi donc ?

— Reuh, reuh..., toussota Frizo. Pour quelle raison voulez-vous à tout prix intervenir dans cette affaire ? Qu'est-ce qui vous pousse, monsieur Ballantine et vous, à aller arracher ces armes des griffes de Ma ?

Bob poussa un profond soupir. Bill et lui échangèrent un regard mi-amusé, mi-embarrassé. Après tout, il n'avait pas tort, Frizo : qu'est-ce qu'ils avaient tous deux, en effet, à courir ainsi au-devant des ennuis ? Qu'est-ce qu'ils avaient à mettre sans cesse le nez dans les affaires des autres, au risque de se le faire écraser à chaque coup ?...

— Oh ! expliqua finalement Morane, c'est que, voyez-vous, capitaine, j'ai un compte à régler... Un œuf à peler...

— Ah ! s'exclama le commandant de l'*Eldorado*,

Et il répéta, sur un ton interrogatif, cette fois :

— Ah ?...

Visiblement, il s'attendait à des révélations.

— Oui, un œuf à peler, reprit doucement Bob. Figurez-vous, capitaine, qu'une de ces canailles a déchiré ma chemise... Sans même s'excuser... Vous vous rendez compte ?

— Bien sûr, commenta Frizo sans grande conviction. Bien sûr...

Un enchevêtrement impénétrable d'énormes racines, lisses et contournées, plongeant dans les eaux brunâtres, limoneuses, du fleuve...

Le capitaine Frizo avait raison : de part et d'autre du Comasico, à perte de vue, ce n'était que des palétuviers, des palétuviers, et encore des palétuviers.

D'une gifle machinale, Morane écrasa un moustique qui avait décidé insolemment de prendre son front comme salle à manger. Bob se tenait à l'avant du grand canot, fouillant du regard l'ombre épaisse des hautes racines en échasse supportant les troncs aériens des mangliers et des rhizophores.

Un silence quasi total, interrompu seulement, de temps à autre, par le clapotement léger de l'eau quelque part sous les arbres, ou par l'appel vaguement sinistre d'un oiseau invisible, perdu dans le feuillage dense d'une végétation que nul rayon de soleil n'arrivait à percer.

Se retournant, Morane chercha le regard de Ballantine. Trempé de sueur de la tête aux pieds, le colosse tirait sur les lourdes rames avec une puissance et une régularité de machine bien huilée.

— Ça va ? interrogea Bob, dans un murmure.

L'eau peut porter le son d'une voix humaine à des distances insoupçonnées, et Bill répondit, sur le même ton :

— Je crois que je suis en train de perdre quelques kilos, commandant.

— Ça ne te fera pas de tort, mon vieux...

— Vous me trouvez trop gros, peut-être ?

— Mais non, mais non... Un peu fort, Bill, juste un peu fort !

L'Écossais ouvrit une large bouche, mais la réplique qu'il se préparait à lancer lui resta dans la gorge. Lâchement, Morane venait de lui tourner le dos, pour reporter son attention sur les rives du río.

Un demi-sourire aux lèvres, Bob ne laissait échapper aucun détail de ce qui se déroulait devant ses yeux. Bill et lui possédaient un avantage certain sur ceux qu'ils recherchaient : ils ne faisaient pas le moindre bruit, eux. Les autres, par contre, n'avaient aucune raison de se méfier et, avec un brin de chance, les deux amis arriveraient peut-être à les surprendre.

D'ailleurs, à la réflexion, les deux amis avaient encore un autre atout : Ma et ses complices ne devaient pas se douter qu'ils étaient suivis. La grosse femme avait certainement dû tenir le même raisonnement que Morane. Comme lui, elle avait dû compter sur la lenteur de la machine administrative et penser, à juste titre, que

l'armée de Tumbaga ne lancerait pas de soldats à ses troussees avant un bon bout de temps. Le temps, précisément, qui lui serait nécessaire pour s'évanouir dans la nature.

L'effet de surprise... Pour Morane et Ballantine, il constituait sans aucun doute leur meilleure arme. Pas la seule mais, à coup sûr, la plus efficace.

Frizo leur avait en effet déniché deux Smith & Wesson à carcasse « N », les plus gros parmi les différents calibres de cette marque. Ils tiraient du 44 Magnum avec un bruit de tonnerre, et il était recommandé, pour demeurer en bonne santé, de ne pas se trouver sur la trajectoire d'une balle crachée par l'un d'eux.

Cependant, comme toujours, Bob ne comptait pas tant sur ces impressionnants petits monstres que sur la manière dont Bill et lui allaient attaquer l'ennemi. De toute façon, ils étaient forcés de s'y prendre en douceur, puisque le clan de Maman Teresa possédait immanquablement l'avantage du nombre.

Combien pouvaient-ils être ? Ma, Moss, Curly et Paola, ça en faisait toujours quatre. Avec les sept hommes que Bob avait comptés sur la vedette, on arrivait à onze. Et il devait y en avoir d'autres, Morane en était sûr.

Sans aucun doute, ce qu'il fallait, c'était exécuter le travail avec doigté. C'est pour cette raison, par ailleurs, que Bill maniait aussi gaillardement les avirons de la lourde embarcation de sauvetage empruntée à l'*Eldorado*. Ils auraient fort bien pu avancer au moteur, mais c'eût été, dans ce cas, annoncer bruyamment leur présence sur le fleuve. Exactement ce qu'ils s'efforçaient d'éviter.

Par bonheur, c'était marée montante. La mer envahissait donc le lit du *río*, mêlant ses eaux aux eaux boueuses et combattant victorieusement la force du courant.

Comme chaque jour depuis des millénaires, le Comasico battait en retraite devant l'irrépressible assaut des vagues salines. Ce qui, bien heureusement, aidait Bill dans son travail de nautonier.

Sombres, impénétrables, habitées d'une vie furtive, les berges défilaient de part et d'autre du fleuve, sous l'insondable plafond feuillu. Morane et Ballantine avaient un peu l'impression de s'enfoncer dans un tunnel sans fin qui s'insinuait entre les barreaux d'une formidable prison naturelle.

— Commandant !...

Bob sursauta. Ce n'était qu'un chuchotement et, pourtant, il avait jailli comme un cri à ses oreilles. Il se retourna, la mine interrogative.

— Écoutez..., souffla Bill.

Bob fronça les sourcils. Plongé dans ses pensées, il n'avait pas prêté attention à ce grondement qui paraissait sourdre de la voûte végétale elle-même. Imperceptible d'abord, il s'amplifiait maintenant

d'instant en instant.

Un avion ?... Un hélicoptère, plutôt...

— L'armée ? risqua Ballantine, qui maintenait l'extrémité des avirons à fleur d'eau.

— Possible, mais...

— Sont dingues ! s'exclama sourdement l'Écossais. Qu'est-ce qu'ils espèrent découvrir, d'là-haut ? J'parie que, pour eux, le fleuve doit être pratiquement invisible !

— C'est probable.

— Alors ?

Ils s'interrogèrent du regard, tandis que le moteur de l'hélicoptère hurlait maintenant au-dessus de leurs têtes, exactement comme si le formidable écran végétal n'avait pas existé. Poussée par le flux, la lourde embarcation de sauvetage continuait à glisser vers l'amont du río.

Soudain, Morane se pencha en avant et, de la main, il désigna la rive, à droite.

— Pousse le canot par là, jeta-t-il.

Si Ballantine n'entendit pas les paroles de son ami, couvertes par le grondement rageur de l'hélicoptère, il comprit cependant tout de suite la signification du geste. Faisant pivoter l'embarcation, il la dirigea en diagonale et, en quelques coups d'avirons, la mena à la berge.

Passant entre les arches épaisses mais élancées d'un faisceau de racines qui soutenaient la lourde colonne d'un manglier gigantesque, le canot s'enfonça dans l'ombre humide, pour creuser une trouée dans un nuage opaque et mouvant de moustiques dont les bourdonnements aigus, stridents, noyèrent tout à coup le fracas de l'appareil survolant la jungle. Finalement, heurtant doucement la berge, le canot s'immobilisa.

— Sales bêtes ! grogna Ballantine en balançant vainement les bras autour de lui, en des mouvements désordonnés pour chasser les irritantes bestioles.

Une main se referma sur le poignet du géant qui, levant les yeux, découvrit devant lui une apparition qui le laissa bouche bée pendant un court instant.

— Si tu ne veux pas être dévoré vivant, fais comme moi, fit l'apparition en question.

Sans hésiter, Bill se pencha par-dessus le pontage de plat-bord de l'embarcation, plongea les mains dans l'eau pour les ramener en coupe vers lui, à demi fermées sur un paquet de boue noire, puis il ferma bouche et paupières avant de se le plaquer sur le visage. En quelques secondes, répétant plusieurs fois l'opération, Ballantine ressembla, comme Morane, à une vivante statue de gadoue.

Passant le dos d'une main sur ses lèvres, il ronchonna :

— Comme parfum, j' préfère quand même *Barbouze* de chez Fior...

Puis, après avoir craché d'un air dégoûté la boue qui lui avait pénétré dans la bouche :

— Mais j'aime encore mieux ça que d'être bouffé tout cru par ces maudits *mosquitos* !

Et enfin, levant la tête et ouvrant de grands yeux étonnés dont le blanc tranchait sur le brun-noir du limon dégoulinant sur son visage :

— Eh ! dites donc, commandant... Z'avez entendu ?

Quelque chose qui pouvait passer pour un sourire déforma le masque de boue que portait Bob.

— J'en étais à me demander si tu finirais par t'en apercevoir, damné bavard ! se moqua-t-il. Ça fait plus d'une minute qu'on n'entend plus le moteur de l'hélico... et les moustiques et leur musique n'y sont pour rien.

— Parti ?

— Non...

Morane eut un mouvement vague pour désigner les profondeurs de la jungle.

— Il a dû atterrir quelque part par là...

— Donc, l'armée s'est quand même décidée à agir... commença Ballantine.

— Je ne crois pas, murmura Bob. Je ne crois pas qu'il s'agisse de l'armée...

Il esquissa un geste de la main, pour se la passer dans les cheveux, comme il le faisait souvent quand il était préoccupé. Mais il se rappela juste à temps qu'il portait maintenant un casque de boue, et il laissa son mouvement en suspens, tout en reprenant :

— Ma est encore bien plus maligne que je ne me l'imaginais, Bill...

— Ma ?

— L'hélico, ça ne peut pas être l'armée, mon vieux. Il est arrivé trop vite.

— Oh ! fit Ballantine. Vous pensez que... ?

— Ouais... La grosse dame a livré sa marchandise, et elle avait certainement commandé un taxi pour venir la cueillir, elle et ses petits amis...

Le colosse arrondit ses lèvres épaisses pour lancer un petit sifflement d'admiration, mais il ne réussit qu'à émettre un contre-ut fêlé. Il se frotta la bouche du bout de l'index et grogna :

— Alors, c'est fichu !

— Qu'est-ce qui est fichu ?

— Pour ce qui est de coincer Ma...

— Nous sommes ici davantage pour les armes que pour cette

bonne dame, mon vieux, ne l'oublie pas...

— C'est vrai, commandant, mais ça m'aurait fait drôlement plaisir de contrer cette masse de bidoche, par la même occasion. Vous aussi, d'ailleurs. Me dites pas le contraire !...

Un éclair de joie passa dans les yeux de Bob.

— Ce n'est pas bien de parler d'une dame en termes aussi désobligeants, murmura-t-il.

— S'cusez, fit l'Écossais sur un ton faussement contrit, mais quand il s'agit de Ma, j'reconnais que j'm'oublie facilement... C'que vous fabriquez, commandant ?

Morane venait de passer par-dessus bord une jambe, puis l'autre. Tirant de son étui le Smith & Wesson qu'il garda à la main, il se laissa glisser doucement dans l'eau qui lui monta jusqu'à la taille, tandis qu'il sentait ses pieds s'enfoncer profondément dans la vase de la berge. Ensuite, d'une seule main, il saisit le cordage lové à l'avant de la grande embarcation de sauvetage et en fixa l'extrémité à l'une des racines du manglier, donnant du mou à l'amarre en prévision de la marée qui allait encore faire monter le niveau du fleuve.

— Tu pensais peut-être qu'on allait s'installer ici pour le restant de nos jours ? lança-t-il doucement au colosse.

— Ma foi, non, répondit bonnement Ballantine, tout en se laissant glisser à son tour dans l'eau trouble.

Il avait rangé dans le fond du canot la paire d'avirons, et il tenait, lui aussi, son revolver au poing.

Les deux hommes se hissèrent sur le sol spongieux de la rive et, après un dernier coup d'œil à l'embarcation qui se balançait mollement, ils se mirent en route, longeant le *río* en remontant le cours.

XVI

— Vous aviez raison, commandant, souffla Ballantine.

Morane ne répondit pas. De l'endroit où ils se tenaient, Bill et lui, étendus sur le sol et se dissimulant derrière un rideau de hautes herbes dures et coupantes comme des rasoirs, les tentes étaient parfaitement visibles.

Une dizaine en tout.

Elles avaient été montées en arc de cercle, côte à côte, tout contre la lisière de la forêt qui entourait de sa masse hostile cette grande clairière ouverte dans les arbres, non loin du fleuve dont le murmure bruisant parvenait aux oreilles des deux compagnons.

Et, au milieu de la trouée, pareil à une monstrueuse sauterelle verte prête à bondir, il y avait l'hélicoptère. Son cockpit de plastique miroitait au soleil. Ses grandes pales au repos, il demeurait silencieux, comme endormi.

Du canon de son Smith & Wesson, Bob écarta doucement quelques graminées, et un sourire sans joie plissa ses lèvres. Touchant le bras de Ballantine pour attirer son attention, il lui montra une tente isolée, à l'autre bout de la clairière.

— Qui voilà ! s'exclama sourdement l'Écossais.

À petits pas, vaille que vaille, portant sa graisse comme un fardeau, Ma traversait la clairière, énorme, majestueuse dans sa robe couleur aile-de-pigeon.

Bill remua soudain, se tortillant sur le sol, tout à fait comme si une armée de fourmis lui grimpait le long des membres. Morane étouffa un bref soupir et jeta sèchement :

— Tiens-toi tranquille, mon vieux !...

Il savait exactement ce que le colosse avait en tête à cette seconde précise, et il aurait pu dire à sa place les paroles que Bill prononça.

— On ne lui saute pas dessus, commandant ?

— Tu es fou, laissa tomber Bob. À quoi ça nous avancerait ? Dis voir...

— On ne va quand même pas la laisser filer !...

— Si...

— Ça va pas, non ?

— Ne sois pas ridicule... Regarde...

À quelques pas derrière Ma, un petit groupe suivait. Des treillis vert olive, des barbes de plusieurs jours. Un costume rose bonbon encore plus déplacé dans cette jungle qu'à bord de l'*Eldorado*. Une saharienne bleue, aussi, et de longs cheveux noirs.

— Curly et Paola, chuchota Ballantine.

— Et Moss, ajouta Morane.

La bande était au complet.

— Alors ? fit Bob en jetant un coup d'œil à son ami. Convaincu ?

Bill fit une grimace de dépit.

— C'est moche de les laisser prendre la clé des champs, grogna-t-il. Et puis, ce dingue de Curly... Vous vous rendez compte, commandant ? Plus dangereux qu'un scorpion, ce mec... Pouvez être sûr qu'il va continuer à exercer ses petits talents de société, sous la haute direction de Ma... Et les autres, c'est du pareil au même... Franchement, j'en ai gros sur la patate de devoir les laisser se tailler alors qu'on les a, là, à portée de la main...

— Tu oublies qu'ils ne sont pas seuls, mon vieux Bill.

— N'y a qu'une dizaine de tentes...

— Oui, mais ça m'étonnerait fort s'il n'y avait qu'une dizaine de types !

— On pourrait jouer le coup de la visite éclair, insista l'Écossais. Entrée, sortie, vroum, fini !

— Et les armes ?

— Eh bien, je...

— Après ta visite éclair, plus question de compter sur l'effet de surprise pour régler la question des armes, expliqua patiemment Bob. Mets-toi bien ceci dans le crâne, mon vieux : il faut savoir choisir. C'est pas plus compliqué que ça. La bande à Ma ou les armes. L'un ou l'autre ; pas les deux. Pigé ?

— J'suis pas bouché, ronchonna le géant.

Il reprit cependant, après un court silence :

— Mais je persiste à dire que c'est dommage de laisser courir cette racaille, et...

— Tout à fait d'accord, coupa Morane, mais on ne peut pas tout faire, et surtout pas tout à la fois. Qui trop embrasse... Tu connais le proverbe.

Bill grogna quelque chose d'inintelligible. Bob eut un rapide sourire et dit :

— Si on laisse les armes entre les mains de ces soi-disant guérilleros, c'est la guerre civile à Tumbaga dans moins de deux mois !

— Ça va, ça va, commandant... Après tout, c'est vous qui prenez les responsabilités... comme toujours.

Tout en parlant, aucun des deux hommes n'avait quitté des yeux la clairière. Ma venait d'atteindre l'hélicoptère. Elle échangea quelques mots avec l'un des hommes en treillis vert olive avant de se hisser dans l'appareil, ce qui fit dire à Bill, sur un ton soudain rempli d'espoir :

— Avec un pareil poids, y a peut-être des chances pour que l'hélico n'arrive pas à décoller, ou qu'il capote...

À leur tour, Paola, Moss et Curly grimpèrent dans l'habitable de

plastique et d'acier. Presque aussitôt, les pales de l'hélicoptère se mirent à tourner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, tandis que le moteur hurlait et que le déplacement d'air couchait sur le sol l'herbe de la clairière.

— Filons, jeta brusquement Bob en accompagnant le mot d'une bourrade dans les côtes de son ami.

Bill n'entendit évidemment pas, mais il comprit le sens du geste. Courbés, ils s'élancèrent tous deux sous le couvert des grands arbres. S'ils étaient demeurés plus longtemps à la place qu'ils occupaient l'instant d'avant, ils auraient couru le risque de se faire repérer par l'un des occupants de l'appareil, au moment où ce dernier quitterait le sol.

Décevant l'espoir formulé par Ballantine, l'hélicoptère décolla, s'inclina légèrement de côté en s'élevant, fila à la verticale de la clairière dans le rugissement de ses rotors, parut subitement bondir par-dessus la cime des arbres, pour disparaître enfin, comme aspiré par le gouffre bleu du ciel.

Pendant un long moment, le fracas décroissant des rotors continua à se faire entendre, pour se transformer petit à petit en un bourdonnement qui alla en s'atténuant ; enfin, ce fut le silence.

— Ne fais pas cette tête-là, murmura Morane à l'adresse de son ami. Je veux bien parier qu'un jour ou l'autre, nous retrouverons Ma et ses petits copains quelque part, dans l'un ou l'autre coin pourri...

Le masque de boue séchée qui recouvrait le visage de Ballantine se craquela, tandis qu'un large sourire coupait en deux la large trogne.

— C'est vrai, après tout, admit-il. Faut reconnaître qu'on a plutôt de mauvaises fréquentations tous les deux...

*

Porté par l'eau brunâtre, poussé par le courant venant de la mer, un gros bouquet de feuilles et de fleurs pâles flottait en dansant sur la surface du *rio*. Il glissait rapidement en direction de la grande vedette grise que son amarre, tendue, retenait à quelques brasses du rivage.

Le bouquet heurta l'arrière du bateau, se colla durant un court instant au faux étambot, curieusement, comme retenu par une main invisible. Puis il se mit à tourner et, entraîné de nouveau par la force du flux, il abandonna le bâtiment pour reprendre sa course hasardeuse au fil de l'eau.

Dans l'ombre portée s'étalant sur la surface liquide, comme soudée à la coque incurvée du bateau, Morane se mit à nager doucement, une main contre le flanc de la vedette.

Il se tenait du côté opposé à celui visible du côté de la clairière. Tournant la tête, il vit venir à lui un autre bouquet de feuilles et de

fleurs : celui sous lequel nageait Ballantine.

L'innocent bouquet, alla comme le précédent, caresser le gouvernail de la vedette avant d'aller se perdre en amont du Comasico. Et le colosse aux cheveux rouges rejoignit Bob dans l'ombre de la vedette.

— Comme une fleur, c'est le cas de le dire, fit Bill dans un murmure à peine audible.

Il souriait de toutes ses dents qui, dans la demi-obscurité, brillaient, d'une blancheur à faire rêver les fabricants de poudre à lessiver.

— Le plus dur reste à faire, chuchota Morane.

Le géant roux eut une grimace de doute.

— Il n'y a que deux hommes à bord, dit-il.

— Si tu t'imagines que les autres, dans la clairière, nous laisseront organiser notre petit numéro sans réagir !...

Ballantine sortit une main hors de l'eau. Il tenait un paquet enveloppé de plastique transparent, sous lequel l'acier bleui d'un Smith & Wesson jetait ses reflets moirés.

— Les autres, fit-il, je m'en charge...

— O. K., fit Bob. J'y vais...

Levant les mains, il agrippa le plat-bord, tandis que Bill rejoignait en nageant l'arrière du bateau.

Morane se hissa en douceur et risqua un œil sur le pont de la vedette. Son regard buta contre une caisse. Il se hissa davantage et aperçut le type en treillis qui se tenait assis sur le toit du rouf, lui tournant le dos, le visage tourné vers la clairière.

Les guérilleros de pacotille avaient, en effet, laissé deux hommes à bord de la vedette pour garder celle-ci. Bob et Bill les avaient aperçus lorsque, de la berge, ils avaient observé le bateau.

« Où donc est passé le second gardien ? » demanda Bob.

À cause des caisses d'armes entassées partout, il était dans l'impossibilité d'avoir du pont une vue d'ensemble, et le type pouvait se trouver n'importe où, hors de portée de son regard. Dans la cabine ? Derrière la masse du rouf ? À l'avant ? Ou, au contraire, à l'arrière ?...

Mais Morane n'avait guère le temps de se consacrer au jeu des devinettes. Pas le moment, vraiment !

Sans plus hésiter, lentement, à la force des poignets, il s'arracha du fleuve. Les tonnes d'armes et de munitions maintenaient le bateau solidement enfoncé dans l'eau, qui atteignait presque la ligne de flottaison dessinée tout autour de la coque. Après un dernier coup d'œil vers l'arrière, là où, au ras du courant, les cheveux de Bill imitaient quelque étrange fleur aquatique, Morane leva une jambe et la passa par-dessus le plat-bord. Quelques instants plus tard, il se

retrouvait allongé sur le pont.

Tout doucement, il se déplaça de quelques centimètres pour gagner l'ombre portée des caisses entassées pêle-mêle. Sous les rayons du soleil étincelant, le pont paraissait chauffé à blanc, et Bob accueillit avec reconnaissance la fraîcheur relative de cette ombre.

Si les caisses l'empêchaient de voir, elles lui permettaient également de ne pas être vu.

Pendant un moment, il envisagea de sauter sur le type assis sur le toit du rouf. L'opération ne présentait pas la moindre difficulté. Le gars se retrouverait à l'eau avant même d'avoir pu comprendre ce qui lui était arrivé. Mais il suffisait d'un homme, dans la clairière, ayant les yeux tournés vers la vedette, pour que, presque aussitôt, l'alarme fût donnée.

Bob rejeta donc l'idée de s'occuper, du moins dans l'immédiat, du type installé sur le rouf. Il y avait mieux à faire. Se faufilant entre les caisses, il se dirigea en rampant vers la cabine.

Venant de la clairière, des bruits confus de voix parvenaient jusqu'au bateau. À part cette vague rumeur et le clapotement des vaguelettes s'écrasant contre la coque de la vedette, tout était calme. De temps en temps, un cri éclatait, jaillissant des profondeurs de la jungle. Celui, strident et bref, d'un oiseau, ou celui, parfois étrangement angoissant, d'un singe. Puis le silence retombait sur la sylvie. Si l'on pouvait donner le nom de « silence » à l'incessante agitation qui régnait sous les arbres de ce monde vert, humide, mystérieux.

La chance servit Morane : sur le rouf, le type ne tourna même pas la tête. Et Bob put pénétrer à l'intérieur de la cabine, tout à fait comme s'il eût été seul sur le bateau.

Une grande cabine. D'un côté, à gauche de l'entrée, des armoires encastrées, un banc en fer à cheval, une table qui pouvait se rabattre contre la cloison, juste au-dessous de trois hublots. De l'autre côté, deux paires de lits superposés s'étagaient, l'un à côté de l'autre, tapissant entièrement la paroi.

Un sourire froid retroussa les lèvres de Bob. Décidément, dame Chance était une bien curieuse personne. Le plus souvent, elle ne vous accordait rien, ou alors elle vous donnait tout : sur l'une des couchettes dormait le second gardien. À poings fermés et la bouche ouverte. Tout juste s'il ne ronflait pas.

« Des amateurs », songea Morane. Rien d'autre que des amateurs. Des petits truands minables s'imaginant sans doute qu'il suffisait d'être armé pour mettre le monde à ses pieds.

Des guérilleros – des vrais – n'auraient jamais agi comme ces hommes. Sitôt en possession des armes, ils auraient disparu dans la jungle, et l'on n'aurait plus entendu parler d'eux jusqu'au jour où...

Bob se pencha, saisit le type par sa chemise et le souleva. Un coup du tranchant de la main à la base de la nuque, et le dormeur se rendormit. S'il avait jamais eu le temps de se réveiller, bien sûr.

C'était trop drôle ! Bill et Morane auraient aussi bien pu s'amener en jouant du piston ! « De la cornemuse », eût dit l'Écossais, patriote comme il se doit.

Restait le gardien installé sur le toit du rouf. Tranquillement, Bob s'assit sur l'une des banquettes. Il tira de son enveloppe de plastique le Smith & Wesson qu'il posa sur la table, devant lui, pour le cas où il en aurait besoin. Fuis il ouvrit la bouche et lança un « *Miaou !* » retentissant.

Comme imitateur, et au stade où il en était après deux autres *miaou*, Morane n'aurait jamais pu gagner sa vie sur les planches, même en travaillant pour un public de sourds-muets. Mais le type du rouf ne lui laissa pas le temps d'améliorer sa technique. Au quatrième *miaou*, Bob l'entendit qui marchait sur le pont, au-dessus de sa tête. Un pas traînant, trahissant le gars pétant d'énergie, et qui conduisit l'homme à la porte de la cabine.

— À quoi tu joues, Pedro ? lança le type.

Vaguement vexé, d'autant plus qu'il avait trouvé son dernier *miaou* pas trop mal réussi pour un débutant, Morane se dit que l'autre aurait au moins pu faire semblant de prendre ses miaulements pour ceux d'un matou. Après tout, il avait vraiment fait son possible...

— *Miaou !* miaula-t-il alors en guise de réponse.

Il ne se donna pas la peine de se dissimuler. Ces gens ne méritaient pas qu'on les prît au sérieux.

Le type entra dans la cabine et eut l'air parfaitement stupide en découvrant Bob, une fesse négligemment calée contre la tablette de la table.

— *Miaou !* lança une dernière fois Morane, rien que pour le plaisir cette fois.

Doigts tendus et joints, il frappa l'homme d'un *atemi* au plexus solaire, et le type plongeait en avant, la bouche grande ouverte, cherchant désespérément à respirer. Un second coup à la nuque, du tranchant de la main, et le bonhomme s'écroula, définitivement « sonné ».

Moins d'une minute plus tard, Bob quittait la cabine, ayant passé sur la sienne la chemise vert olive d'un des gardiens. Sans se presser – une démarche énergique aurait sans doute pu attirer l'attention d'un observateur –, il enjamba les caisses d'armes et gagna l'arrière de la vedette. Se penchant par-dessus la main courante, il murmura :

— Sors de là, petit, ou gare aux rhumatismes !

Le bras de Bill pivota comme un éclair, dans une gerbe d'eau, et Bob faillit se jeter en arrière quand il vit le canon du Smith & Wesson

pointé sur lui. Mais Ballantine coassait déjà :

— Ça, c'est malin, commandant ! À un cheveu près, je vous faisais la peau...

Puis, souriant subitement :

— On dirait que vous vous en êtes tiré sans peine, dites donc...

— Qu'est-ce que tu crois ? fit Morane en fronçant les sourcils pour se donner un air soucieux. Ils étaient quarante, comme les voleurs d'Ali Baba, contre moi tout seul...

XVII

Pendant que Morane se familiarisait avec les commandes de la vedette, Ballantine s'était livré à trois occupations indispensables.

D'abord, il avait tranché le câble qui retenait le bâtiment à son ancre.

Ensuite, il avait trafiqué le nœud de l'amarre, côté bateau, évidemment, de manière à ce que ledit nœud se défasse dès la première secousse.

Enfin, se débarrassant avec plaisir d'une chemise vert olive dont toutes les coutures craquaient autour de son torse puissant, ainsi que d'une casquette de même couleur et qui lui allait comme un coup de poing dans l'œil d'une ballerine, il s'était laissé couler dans l'eau, du côté opposé à la clairière, pour faire le tour du bateau à la nage et, sous l'eau cette fois, s'approcher d'un gros dinghy dansant sur le fleuve, entre la berge et la vedette. Trois coups de couteau bien placés, et le canot pneumatique s'était mis à perdre, de façon fort discrète, l'air qui le gonflait.

— Incroyable ! s'exclama le colosse en rejoignant Bob près du tableau de bord. J'pourrai même pas raconter cette histoire à mes p'tits-enfants : y s'endormiraient avant la fin et, en plus, y m'traiteraient sûrement de menteur. Quand j'pense qu'on s'faisait bêtement du mouron à l'idée de s'emparer de ces armes... Quelle blague ! Une patrouille de boy-scouts aurait pu le faire aussi bien que nous ! Vous parlez d'une jolie bande d'endormis !

Morane sourit.

— On va les réveiller, décida-t-il.

Il appuya résolument sur le démarreur et, obéissant, le moteur se mit à tourner en rugissant.

— À propos d'endormis, cria Bob pour dominer le vacarme, si tu nous flanquais ces deux imitations de gardiens par-dessus bord, hein ?

— Avec plaisir ! hurla Bill. Z'auront certainement des tas de choses à raconter à leurs petits copains !

Les marches de l'escalier menant de la cabine au pont protestèrent lamentablement lorsque le géant roux les emprunta, quelques instants plus tard, un homme sous chaque bras.

— Et d'un ! lança le colosse en même temps que la moitié de son fardeau.

Il vit le corps disparaître dans l'eau maintenant tourbillonnante du fleuve. Puis l'homme refit surface et se mit à battre des bras. Bill eut juste le temps de remarquer son visage ahuri, tandis que Morane faisait virer la vedette. L'Écossais envoya le second gardien rejoindre son congénère, puis il se tourna pour porter ses regards dans la

direction de la clairière.

Ça commençait quand même à s'agiter un peu, là-bas. Des hommes en vert olive gesticulaient, couraient en tous sens. Près de la rive, un petit groupe tirait à lui, par son amarre, le gros dinghy dont Bill avait crevé l'enveloppe. L'Écossais sourit.

— J'vous prédis une chouette balade, grommela-t-il pour lui-même.

Un autre groupe apparut, non loin de la berge. Armé, celui-là. Et, tandis que la vedette pilotée par Morane, terminait son demi-tour, pointant à présent son étrave vers l'aval du fleuve, Bill constata que les hommes n'épaulaient pas les fusils qu'ils tenaient à la main, comme si, curieusement, ils répugnaient à s'en servir.

Faisant volte-face, le colosse enjamba les caisses d'armes et rejoignit son ami à la barre.

— Une vraie partie de plaisir ! cria-t-il.

— Tu parles !

— Z'ont des fusils, reprit Ballantine, hurlant de plus belle.

Bob hocha la tête.

— C'que j'comprends pas, reprit encore le géant roux, c'est que ces corniauds-là n'ont pas l'air de vouloir s'en servir...

— Ils hésitent, cria Morane. Normal...

Et, devant la mine perplexe du colosse, il expliqua :

— Ils n'ont pas encore compris que les armes leur filaient *vraiment* entre les pattes. Ça leur paraît sans doute impossible, j'imagine... Et ils n'ont pas envie de faire sauter la cargaison, tu comprends ? Quand ils se décideront à réagir, il sera trop tard.

Bob avait fait virer la vedette jusqu'au milieu du chenal. D'une poussée de la main, il engagea à fond la manette des gaz, et le puissant bâtiment, taillé pour la course, parut bondir au-dessus de l'eau. En dépit de son chargement, il filait bon train, abandonnant rapidement derrière lui la clairière et ses occupants.

Il n'y avait pas eu un seul coup de feu.

— Et maintenant ? cria Bill.

— On retourne jusqu'à l'endroit où on a laissé le canot.

Un sourire entendu fendit la face du colosse.

— Ça veut dire que nous ne ramenons pas les armes, hein ? lança-t-il.

Morane lui jeta un coup d'œil et sourit lui aussi.

— Tu en doutais ? renvoya-t-il.

— Pas le moins du monde.

En quelques minutes, ils furent à hauteur du grand manglier sous les racines duquel ils avaient dissimulé l'embarcation de sauvetage empruntée à l'*Eldorado*.

Alors, Bob arrêta le moteur, et le silence tomba d'un seul coup sur

cette partie du *río*. Tandis que Bill allait récupérer le grand canot, Morane ouvrit un jerrycan d'essence avec laquelle il se mit à arroser copieusement le pont de la vedette, de l'arrière à l'avant.

Il avait presque vidé le bidon de vingt litres, lorsque les pétarades nerveuses d'un petit moteur explosèrent bruyamment sous les hautes racines des palétuviers bordant la rive, et le canot de l'*Eldorado* apparut, avec le colosse aux cheveux rouges à l'arrière.

Abandonnant le jerrycan sur une caisse de munitions, Morane se jeta à l'eau, pour fendre la surface brunâtre du fleuve d'un crawl impeccable.

D'un coup de reins, il grimpa dans le canot que Bill maintenait face aux remous. Après quoi, le colosse fit virer l'embarcation et, donnant des gaz, la lança en direction de la mer.

Derrière eux, la vedette se balançait au milieu du Comasico. Une fois de plus, Bob ôta le plastique qui enveloppait le Smith & Wesson, qu'il pointa en direction du bâtiment gris.

Bill obliqua légèrement, de manière à ne pas se trouver dans la ligne de tir. À présent, entre la vedette et les deux hommes, il devait y avoir quelque chose comme cinquante ou soixante mètres. Morane ne tira pas tout de suite, laissant la distance s'accroître entre les deux embarcations.

Il dut tirer trois fois. Et c'est à la troisième balle seulement que l'essence prit feu, changeant le pont de la vedette en brasier.

Il y avait eu tout d'abord une grande flamme jaune, très claire, presque blanche. Énorme, en tout cas. Elle enveloppa tout de suite le bateau et son chargement. Puis vinrent les explosions, plutôt faibles, intermittentes, semblables à celles des pétards d'un 14 juillet. Ensuite, d'autres flammes se mirent à dévorer la vedette, voraces, passant à l'orange, au rouge vif. Et alors, subitement, ce fut le *río* lui-même qui parut exploser dans une formidable déflagration, accompagnée par une haute colonne d'eau qui parut grimper d'un seul coup bien plus haut que les plus hauts arbres de la forêt environnante.

Longuement, les échos de l'explosion roulèrent sur les eaux brunes du Comasico.

Et quand il n'y eut plus, sur cette partie du fleuve, que les dérisoires pétarades d'un petit moteur qui poussait les deux amis vers la mer et vers l'*Eldorado*, Morane et Ballantine surent avec certitude qu'il n'y aurait pas de guérilla à Tumbaga.

FIN

[1] *Tramping* : vagabondage. Le *tramp* est un bateau naviguant de port en port, un peu à l'aventure, à la recherche de fret.

Table of Contents

[1]